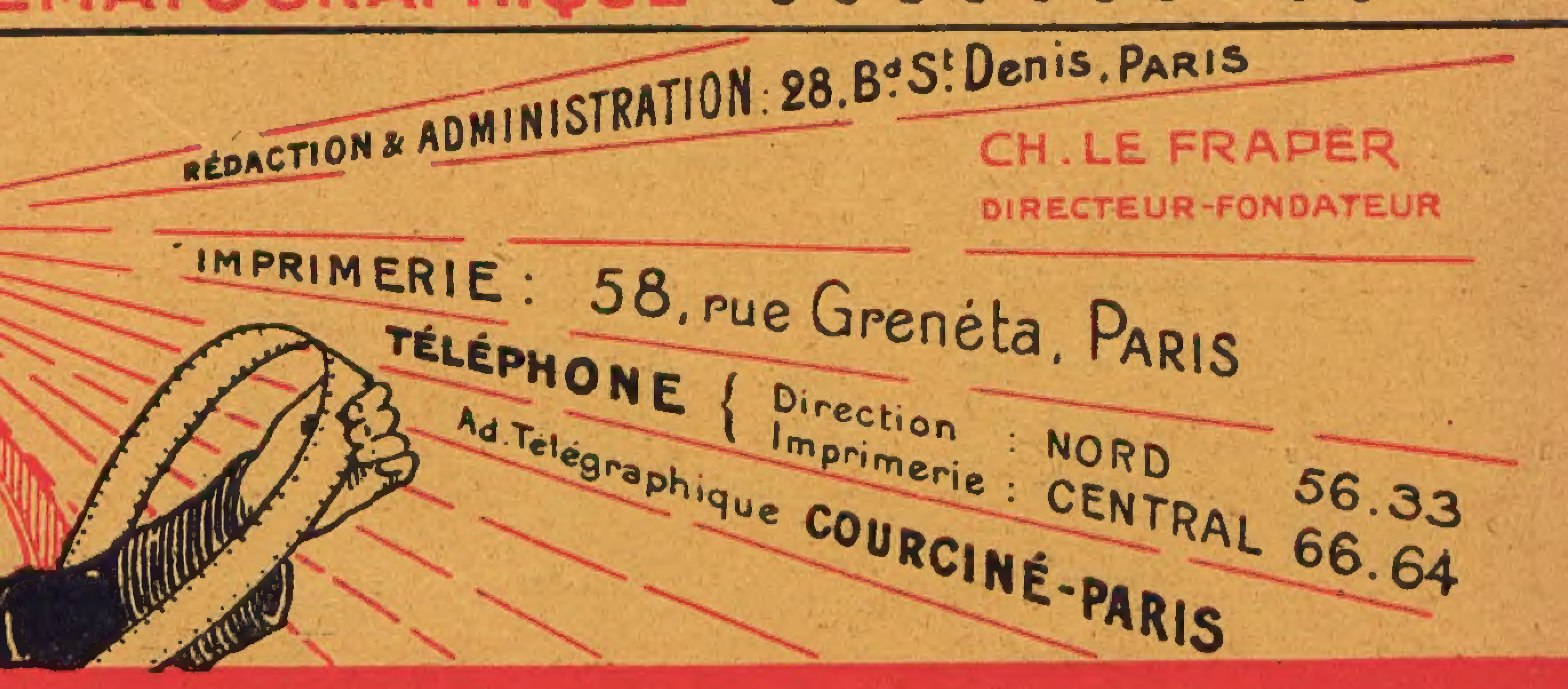
7e Année - No 25. - (Édition de guerre). Le No : 30 centimes 30 Juin 1917.

Le Courrier
CINÉMATOGRAPHIQUE





Exclusivité GAUMONT

25 Kg

Thomas A Edison
Editeur

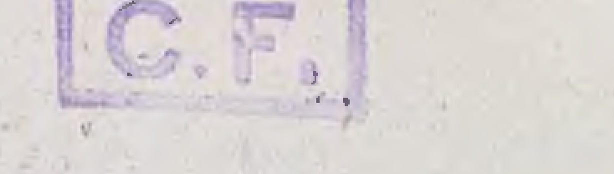
D. Stoyanovitch

Les Dessins Animés
de Raoul Barré.

Amusez aussi votre Public

et soyez certain qu'il vous reviendra...





7e Année - N° 25. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 30 Juin 1917.

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 15 fr
ÉTRANGER
Un an. . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER

Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : *Direction :* Nord 56-33
Imprimerie : Central 66-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

Nos Bons Apôtres

par Charles LE FRAPER

Décidément, ils y viennent tous au cinéma. Nombre de ceux qui, hier encore, le couvraient publiquement d'opprobre font soudain volte-face. Ils enjambent la barricade et viennent se ranger parmi ses défenseurs les plus ardents.

Rien de plus réjouissant que de radiographier au passage tous ces bons apôtres. Leur bloc enfariné ne me dit rien qui vaille...

Il faut cependant marquer d'une pierre blanche l'entrée du Cinéma au Ministère des Beaux-Arts et attirer sur cet événement inattendu l'attention des cinématographistes. La contre-attaque perfide suit toujours les trop faciles succès. Ne l'oublions pas.

N'empêche que le *Courrier* sut toujours à quoi s'en tenir. L'offensive déclenchée contre notre industrie ne l'alarma jamais outre mesure. Il organisa gaiement ses positions. Fatalement, le film glorieux et immortel devait vaincre.

Il n'était point malaisé en effet de déterminer tous les intérêts qui s'entrechoquaient autour de l'industrie cinématographique et les mobiles qui mettaient en mouvement tant d'assaillants. On en voulait à sa caisse miraculeuse. Tous les braillards qui hurlaient à la mort autour de nous n'étaient que des ventres-creux ou des maîtres-chanteurs. Ils devaient tôt ou tard être démasqués. Leurs vaines attaques, soudain, se sont apaisées. On a nationalisé le cinéma et chacun, à l'envi, reconnaît maintenant la haute portée morale des délassements cinématographiques, leur utilité pour consolider le bon esprit des foules.

Les Pouvoirs publics, eux-mêmes, dont nul n'a oublié les sévérités d'antan, aujourd'hui, prennent le Cinéma sous leur haute protection, rendent hommage à ses bienfaits, et jurent de s'employer à son développement. Cette soudaine volte-face ne nous étonne pas plus qu'elle ne nous émeut. Voilà qu'ils adorent ce qu'ils ont brûlé... Ils le font avec toute la frénésie qu'ils mettaient jadis à nous discréditer. Le brillant premier des Beaux-Arts en personne a prononcé des vœux de fidélité au Cinéma, comme d'habitude avec emphase, conviction et trémolos dans la voix. Sa belle barbe de « poilu » a frissonné sous le souffle de son éloquence. Comme il a bien parlé, disaient, en quittant le Ministère, les membres de la Chambre Syndicale du Cinéma, absolument conquis par tant de bonhomie.

« Oui, Messieurs, grâce à Moi, cet hiver, vous
« aurez du charbon. Le Cinéma est digne d'intérêt.
« J'en serai le défenseur officiel, et je veux que le
« Ministère des Beaux-Arts devienne la Maison du
« Cinématographe...

« J'ai l'intention d'y installer une Commission per-
« manente, dont les membres, choisis parmi mes meil-
« leurs amis, travailleront suivant un plan établi par

« Moi, à l'étude de toutes les grandes questions qui « m'intéressent et... intéressent la propagande na- « tionale.

« Le gouvernement se rend compte, ajouta le grand « premier de sa belle voix de basse taille, en cares- « sant toujours sa longue barbe fleurie, que ces trois « années de guerre ont été pénibles à ceux qui ont fait « la guerre. Il faut distraire le poilu du front, tuer le « perfide cafard des tranchées, revivifier l'âme des « combattants. D'autre part, le Pays doit compren- « dre la valeur du concours fourni par l'Amérique, « notre puissante Alliée. Une propagande est néces- « saire pour la mettre en relief. L'Amérique nous a « rendu d'éminents services dans le passé, elle nous « en rendra de plus grands encore dans l'avenir.

« Et c'est à vous, MM. les Cinématographistes, « qu'il appartient de divulguer, de populariser sur vos « écrans, d'exalter un tel concours qui nous apporte « la victoire... finale.

« Car... s'ils nous avaient ?... Mais non, nous les « aurons ! Il faut tenir, Messieurs, tenir jusqu'au « bout. »

Et sur cette dernière parole, le grand premier des Beaux-Arts s'assit essoufflé.

Nos amis de la Chambre Syndicale se retirèrent, les yeux brillants de reconnaissance. Enfin ! Le cinéma était jugé par un connaisseur, un artiste, un vrai...

Ils ne se doutaient pas, les infortunés, qu'au même instant, tandis qu'ils se laissaient aller aux délices de Capoue, le Ministre du Commerce, à l'instigation de son collègue des Beaux-Arts, préparait un décret interdisant l'exportation des films...

Mais je reviendrai sur cette question. Pour être momentanément éloigné de Paris, je ne perds pas de vue nos affaires cinématographiques. Certaines petites combinaisons ont besoin d'être démasquées. Je m'y emploierai de toutes mes forces.

Il y a lieu de remarquer aujourd'hui, pour conclure, qu'il n'est pas prudent de prêter une oreille trop complaisante aux propos de politiciens verbeux.

« Je suis oiseau, Messieurs, voyez mes ailes... Je suis souris, voyez mes dents... »

A cette époque troublée de notre existence, il ne faut se troubler de rien. N'a-t-on pas vu déjà Hervé devenir plus patriote que Maurice Barrès, *L'Œuvre* citer le *Courrier*, le candide M. Violette jongler avec les interdictions, restrictions, exceptions, d'une manière exceptionnellement réjouissante pour tout le monde, excepté pour ses administrés.

Prenons ce qu'il y a de meilleur dans ce qu'on nous propose, acceptons la toute dernière décision et l'offre aimable et... désintéressée du Ministre des Beaux-Arts, mais ouvrons l'œil au poste d'écoute, on ne saurait trop redoubler de vigilance.

Et dire qu'il a suffi d'un article du *Courrier* pour mettre en branle toute cette machine. Notre ami Louis Aubert ne se doutait pas qu'il serait un précurseur, en écrivant, le 16 Juin dernier, son papier : *Le Cinéma doit être utilisé, non brimé.*

Tous nos compliments, ami. Vous avez mis dans le mille.

Charles LE FRAPER

Commission Ministérielle du Cinématographe

M. Maurice FAURE, Sénateur, ancien ministre, président.

M. Léon BENARD, Député, présente son rapport sur le régime administratif et juridique du cinématographe. Il expose les modifications qui y ont été apportées par la déclaration de l'état de siège.

M. d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, Chef du bureau des Théâtres au Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts dépose un rapport sur l'état de fait et de droit de la censure des ouvrages dramatiques.

M. DEMARIA fait un historique très complet de l'industrie cinématographique.

M. VENDRIN, Conseiller général de la Seine, élève quelques critiques contre certains films susceptibles de troubler les imaginations juvéniles.

M. GAUMONT estime que la Censure actuelle remplit utilement son office. Le tout est de l'unifier.

M. FLANDRIN, Sénateur, porpose de donner une charte au cinéma qui peut rendre d'immenses services. Il propose de demander au Ministre de l'Intérieur, par le moyen d'un vœu voté par la Commission, que le statut des représentations cinématographiques soit réglé par décret.

M. VARENNE, Député, se range à cette façon de voir.

M. DESVAUX, Conseiller municipal de Paris, propose que la Commission se fasse présenter les films interdits par la Censure ou qui, ayant été autorisés, ont été l'objet de certaines critiques.

Proposition adoptée.

AUX RÉFORMÉS DE LA GUERRE

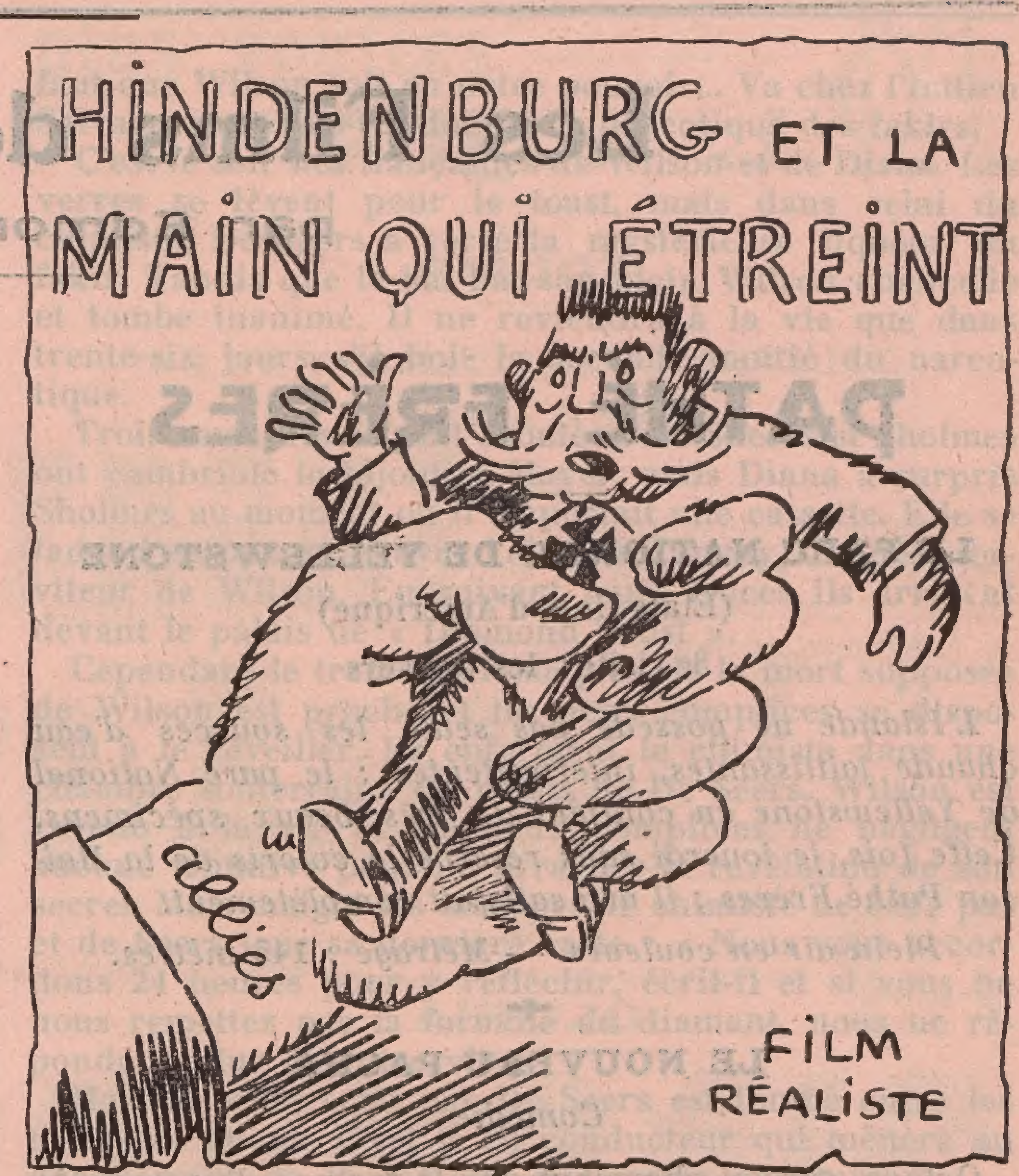
Le « *Courrier Cinématographique* » publiera, à titre absolument gracieux, les *Demandes d'emplois* des réformés de la guerre.

Que les poilus n'hésitent pas à nous les envoyer.

Le Courrier, en prenant cette décision, n'a qu'un but : celui d'aider dans la plus large mesure possible, les braves qui ont combattu, à reconquérir leur situation d'avant-guerre.



Si nous en croyons le « Tag » de Berlin, il y a une nouvelle étoile au firmament du cinéma. Cest un nommé Hindenburg...



... Il vient de tourner un film et semble vouloir éclipser les Charlot, les Rigadin et les Linder ! Des indiscrétions nous ont...



permis de nous procurer les affiches des quatre prochains films que tournera Hindenburg : *Hindenburg a des clous,* film qui a été pris à la Diète prussienne ! *Hindenburg et la main qui étreint...* film d'une réalité poignante...



Hindenburg a perdu son plan, film dont le scénario est de M. Bethmann-Holweg, l'auteur de « *Chiffon de papier* » (valse lente) ; enfin, *Hindenburg a mal tourné !* qui est le quatrième film... et qui pourrait bien être le dernier !

Les Films de la Semaine

par Edmond FLOURY

PATHÉ FRÈRES

LE PARC NATIONAL DE YELLEWSTONE

(Etats-Unis d'Amérique)

3e visite : les Geysers

L'Islande ne possède pas seule les sources d'eau chaude jaillissantes, intermittentes : le parc National de Yellewstone en contient de très beaux spécimens. Cette fois, je louerai sans réserve le coloris de la Maison Pathé Frères ; il m'a satisfait complètement.

Plein air en couleurs. — Métrage : 145 *mètres.*

LE NOUVEAU PACHA

Comédie

Octave, garçon charmant que la fortune de son oncle Bonavet a rendu oisif et trop confiant en l'avenir, est amoureux fou d'une danseuse célèbre : la belle Serana.

La jolie Etoile a un jour le caprice d'un collier de 30.000 francs. Octave essaye de « tirer une carotte » à son oncle : Prends exemple sur moi, lui répond celui-ci. J'ai fait fortune dans le commerce des cacahuètes et j'ai l'honneur aujourd'hui d'être décoré chevalier de l'ordre du Grand Mamamouchi...

Oscar transmet cette réponse à la belle Serana, qui fait ses adieux à cet amoureux sans prestige, et dirige sa barque vers un port plus prospère.

Quelques jours plus tard, l'oncle Bonavet, pour fêter sa décoration, donne dans ses appartements une grande fête orientale, et recrute, par l'intermédiaire d'une agence théâtrale, une pléiade d'almées de fantaisie.

De son côté, le pauvre Octave, selon les conseils de son oncle, s'évertuait à crier par les rues : « Cacahuètes... cacahuètes... olives... bono besef... », quand en passant devant les fenêtres de son oncle, il trouve à terre une carte d'invitation egarée. Octave, justement, est costumé en Arabe. La fête bat son plein, et quelle n'est pas la stupeur de notre marchand de cacahuètes lorsqu'il reconnaît, en la jeune Ouled-Naïl qui exécute la danse du voile, Serana sa fiancée !

L'oncle Bonavet, un peu attendri par le champagne et par les honneurs, veut que tout le monde soit heureux. Il bénit, à l'orientale, l'union de son neveu avec la jolie danseuse, et offrira à celle-ci, comme cadeau de noces, le fameux collier de perles.

Métrage : 320 *mètres*

Pour nous permettre de contempler les danses lascives de la belle Sérana, M. Gambart a composé un scénario où la gracieuse artiste se livre à ses études favorites. Nous l'avons admirée sous les traits d'une odalisque des plus captivantes.

Scénario sans prétention, mise en scène honorable.

DEUX AMOURS

Comédie sentimentale

Eliane Roizel, (Mlle Fernande Debory) aime son ami d'enfance le peintre Jacques Maubray, (M. Rieffler). Jacques Maubray aime Eliane et le bonheur des jeunes gens semble assuré.

Mais, pour les parents d'Eliane, acculés à la ruine, le salut est ailleurs. Il est dans le mariage de leur fille avec Pierre Joncourt, riche industriel et fort galant homme, jeune encore, bien qu'il soit veuf et père d'une fillette déjà grande.

Certes, les Roizel n'exercent aucune pression sur la volonté d'Eliane, elle est libre, mais Eliane, résolue au sacrifice, renonce à son amour et epouse Joncourt.

Six années passent, six années relativement heureuses pour Eliane. Elle estime son mari, elle aime maternellement la petite Joncourt, — Huguette, — à présent une jeune fille, restée le seul enfant du ménage

De son côté, Jacques de Maubray s'est consolé comme il a pu, par le travail et aussi par le succès.

Joncourt, grand admirateur du talent du peintre, ignorant d'ailleurs qu'il fut autrefois le fiancé d'Eliane, commande à Maubray le portrait de sa femme.

Maubray n'ose refuser. Et ainsi, peu à peu, entre Maubray et Eliane, sans qu'aucun d'eux l'ait cherché ou voulu, par la seule force des choses, l'intimité de jadis se rétablit.

Eliane aime toujours Maubray et ne tarde pas à s'en apercevoir, mais ce n'est plus vers Eliane que Maubray, la première émotion passée, se sent attiré : c'est vers Huguette... et Huguette l'aime, sans se savoir aimée.

Un même hasard découvre en même temps à Eliane l'amour de Maubray pour Huguette, à Huguette, l'amour d'Eliane pour Maubray.

Eliane veut se sacrifier encore, et elle contraint Maubray à demander à Joncourt la main de sa fille. Joncourt est tout prêt à la lui accorder, mais Huguette, toute secouée encore, n'osant plus croire à rien, Huguette dit non, Maubray en appelle en vain d'un refus qui le désespère. On lui ordonne de s'éloigner : il obéit.

Mais il laisse derrière lui un rival ignoré : Marcel.

Marcel, paresseux et joueur, est un neveu de Joncourt et Joncourt vient, très catégoriquement, de lui refuser la main d'Huguette.

Marcel se jure de perdre l'absent. Il simule un vol considérable dont toutes les circonstances vont accabler Maubray. Et celui-ci ne pourra se disculper qu'en compromettant Eliane.

Maubray se laisse accuser, mais Marcel a compté sans Huguette. La jeune fille le démasque, puis, sûre d'être aimée et convaincue enfin que l'amour d'Eliane

pour Maubray n'a cessé d'être innocent, elle consent à épouser celui qu'elle aime.

L'intrigue ne nous a plu qu'à moitié ; nous attendons toujours une scène importante qui, malheureusement, ne vient pas. Cependant, il y a, dans la vraie vision d'art qu'est ce beau film, de fort jolies choses. Les sites sont des merveilles, les intérieurs ravissants, l'interprétation bien choisie. A citer Mlle F. Debory et M. Riefler ; rien n'a été ménagé pour nous plaire et assurer le succès d'une comédie dont le scénario aurait gagné à être un peu plus corsé.

Métrage : 1220 mètres



GAUMONT

GORGES DU RUMEL

Il faut rendre justice aux opérateurs chargés de prendre les vues de voyage ; en général, maintenant, toutes sont bonnes ; il n'en fut pas toujours de même, et ceci, sans remonter très loin. Mais aujourd'hui, les opérateurs sont d'excellents professionnels. La Maison Gaumont, entre autres, possède l'élite des photographes. Complimentons donc une fois de plus le beau plein air que représentent les Gorges du Rumel. Mais pourquoi les vues sont-elles si courtes ?

Métrage : 94 mètres

LE TRUST DES DIAMANTS

Drame d'aventures

Depuis longtemps le chimiste Wilson cherche à mettre au point une grande découverte : le secret pour la fabrication des diamants artificiels. Dans son laboratoire il procède à des expériences mais les substances chimiques préparées font accidentellement explosion. Le pavillon s'écroule et Wilson resterait enseveli sous les décombres si la famille du bijoutier Mayer, habitant la villa voisine, ne s'était rendu compte de la catastrophe. La fille de Mayer, Miss Diana, est la fiancée de Wilson. Avec l'aide du chien Dips, elle découvre l'endroit où se trouve le jeune homme qui, peu après, est retiré sain et sauf.

Par un hasard étrange, l'explosion a fait découvrir au chimiste le secret qu'il cherchait depuis si longtemps.

Pour tirer parti de sa merveilleuse découverte, Wilson se rend au siège du « Diamond Trust ». Sous la personnalité des banquiers De Seers et Sholmes, associés du « Diamond Trust », se cachent deux aventuriers. Ceux-ci feignent de conclure l'affaire avec le chimiste. « Nous signerons le contrat le soir de vos fiançailles avec Diana Mayer », lui dit De Seers, puis dès que Wilson est sorti, il se concerte avec son complice. « Il faut que Wilson soit en notre pouvoir... Va chez l'indien Salvacarna et fais-toi donner le narcotique des fakirs.

C'est le soir des fiançailles de Wilson et de Diana. Les verres se lèvent pour le toast, mais dans celui du chimiste, De Seers a versé la mystérieuse liqueur du fakir. Tandis que le bal bat son plein Wilson chancelle et tombe inanimé. Il ne reviendra à la vie que dans trente-six jours s'il boit la seconde moitié du narcotique.

Trois semaines se sont écoulées. De Sheers et Sholmes ont cambriolé le bijoutier Mayer, mais Diana a surpris Sholmes au moment où il emportait une cassette. Elle se lance à sa poursuite avec l'aide de Tommy, le fidèle serviteur de Wilson. En suivant leurs traces ils arrivent devant le palais de « Diamond Trust ».

Cependant le trente-sixième jour de la mort supposée de Wilson est proche et les deux complices se disposent à le réveiller. Ils enferment le chimiste dans une chambre souterraine du palais de De Seers. Wilson est revenu à la vie et les deux complices ne négligent aucune tentative pour lui arracher la révélation de son secret. Mais malgré les menaces, le chimiste ne cède pas et de Seers joue sa dernière carte : « Nous vous accordons 24 heures pour y réfléchir, écrit-il et si vous ne nous remettez pas la formule du diamant, nous ne répondons plus de votre vie »

Mais le billet écrit par De Seers est tombé entre les mains de Diana. C'est le fil conducteur qui mènera au dénouement de la sombre et terrible aventure.

Tommy et la jeune fille font irruption dans la chambre souterraine qui sert de prison à Wilson...

Les deux complices se voyant découverts, tentent de fuir en emportant avec eux la cassette renfermant les bijoux volés à Mayer. Mais Tommy et Diana ne leur laissent pas de répit.

Alors se déroulent une série d'intéressantes aventures, une suite d'épisodes dramatiques, de coups de théâtres les plus inattendus.

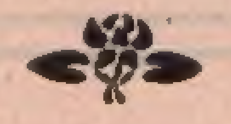
On parvient à s'emparer de De Seers et de Sholmes, le bijoutier Mayer rentre en possession de ses bijoux et un nouveau rayon de félicité vient réjouir l'âme de Diana et de Wilson.

Métrage : 1240 mètres

La lecture du scénario ci-dessus paraît sans doute quelque peu embrouillée. Sur l'écran, au contraire, tout se comprend et s'enchaîne facilement. Les tableaux ont été ingénieusement groupés, les événements se succèdent avec la plus grande logique.

Le Trust des Diamants *est un des meilleurs spécimens du genre, de plus, il possède un tableau sensationnel : la recherche d'une cassette au fond d'un fleuve. Grâce à un « truc » inédit, nous assistons à l'enlèvement, par deux hommes, de la précieuse cassette gisant au fond de l'eau.*

A une œuvre semblable, il fallait une distribution hors ligne ; nous avons constaté que tous les emplois étaient tenus par de véritables artistes. Enfin, mise en scène et photographie auront contribué, pour une grande part, à la réussite du film.



L. AUBERT

ÉCLAIR

CULTURE ET TRAITEMENT DE LA CANNE A SUCRE

Plein air

Récolte et décorticage des cannes. — Transport à l'usine. — L'extraction du sucre. — Evacuation des résidus. — Les résidus sont brûlés pour servir d'engrais. — Comment on laboure les terres.

Métrage : 118 mètres

En ce moment, où le précieux aliment est si rare, on prend un réel plaisir à constater que sa production ne diminue pas, bien au contraire.

GLORIA

LA NUIT NOIRE

Drame

Lucien est un pauvre aveugle qui, pour gagner sa vie, va chanter dans les rues, conduit par sa fille Blanchette. Mais le malheur s'acharne après lui. Un soir, Marthe, sa femme, déserte le foyer familial pour suivre un individu appelé « Le Rouge ». Sa fille Blanchette, son unique soutien, est enlevée par le bohémien Tenko, avec la complicité du « Rouge ».

Cependant Marthe ayant surpris d'étranges propos échangés entre les deux ravisseurs soupçonne qu'il s'agit de sa fille. Angoissée, elle retourne chez elle et, prise de remords, jure à son mari de retrouver leur fille. Après avoir enivré le « Rouge », elle réussit à le faire causer et apprend ainsi que sa fille est aux mains de bohémiens. Accompagnée de Lucien, elle se précipite à sa recherche et arrive au moment où la caravane s'éloigne.

Sans hésiter Marthe pénètre dans la roulotte et pour permettre à sa fillette de s'enfuir, elle se laisse courtiser par Tenko. Mais ce dernier ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a été joué et, de rage, précipite Marthe hors de la roulotte. La malheureuse femme, victime de son dévouement maternel, vient se briser sur les pavés de la route. Et lorsque Lucien, l'aveugle, tout heureux d'avoir retrouvé sa fille chérie, s'apprête à pardonner la fugue de sa femme, il ne trouve, en travers du chemin, qu'un pauvre corps inanimé et sanglant...

Longueur : 830 mètres env. — Affiche en couleurs

Histoire sombre, comme le titre l'indique. Tous les malheurs s'accumulent sur les épaules du pauvre aveugle. Vraiment, c'est pour lui trop d'épreuves.

La scène où la mère fait avouer au ravisseur l'endroit où il a caché sa fille est des mieux venues, et jouée par des artistes convaincus.

EDISON

LES FIANCÉES DU PROFESSEUR CLARK

Comédie

Mme Winslow, de Boston (Amérique), apprend que Jessie Parker, la fille d'une de ses amies, vient de s'embarquer à Londres pour venir la voir. La bonne dame songe aussitôt que Jessie serait la femme rêvée pour son neveu le professeur Henry Clark, célèbre par sa science et... ses distractions. Or le professeur a reçu de son côté une lettre lui demandant d'épouser Nelly Crosby, fille d'un de ses bons amis récemment décédé.

Le professeur, très embarrassé, cherche à gagner du temps et écrit à Nelly en la priant de prendre patience. Mais Nelly décide d'aller faire sans plus tarder la connaissance de son futur fiancé.

En cours de route, le hasard veut que les deux candidates à la main du digne professeur se rencontrent. Nelly et Jessie ne tardent pas à sympathiser. Henry Clark, toujours distrait, oublie d'aller chercher à la gare Jessie, sa future fiancée. Celle-ci, en compagnie de Nelly, s'égare dans les rues de Boston.

Ayant enfin découvert la maison du professeur, Jessie lui fait parvenir par erreur une carte au nom de Nelly. Le professeur, qui ne s'embarrasse pas pour si peu, fait aussitôt la cour à la fiancée que le destin lui envoie. Mais pendant ce temps la véritable Nelly s'est éprise de Jack Winslow, le cousin du professeur.

Un double mariage sera le résultat de cette joyeuse méprise.

Longueur : 320 mètres env. — Affiche en couleurs.

Il faut reconnaître que le professeur Clark est un heureux, puisque deux gentilles miss se disputent l'honneur d'être sa femme. Aussi, en homme généreux qu'il est, n'hésite-t-il pas à partager son bonheur avec son cousin.

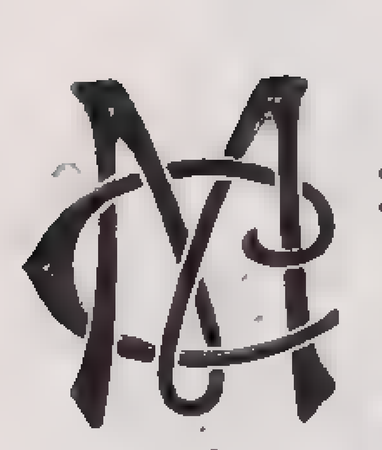
Comédie amusante, sans prétention, et bien jouée. Les scènes se déroulent dans la jolie ville de Boston, que nous avons vue enfouie sous la neige.



L'AFFAIRE BERETON

Farrel, Gentleman voleur, et son fidèle domestique, décident d'aller passer quelques jours de vacances chez M. Bereton, le prospère financier américain dont tous les journaux ont annoncé la récente acquisition d'un fameux collier de perles évalué à 50.000 dollars. Le collier n'est pas pour peu de chose dans le désir subit que les deux escrocs éprouvent de faire un séjour à la campagne. Farrel « s'invite » donc sous le déguisement de Blaisdell détective, envoyé spécialement par la Police pour empêcher le vol du fameux collier ; il est accompagné de Crabbe, son aide.

Durant l'après-midi le fils Bereton arrive avec son docteur de New-York pour quelques jours. Après le repas du soir les jeunes amies d'Elliane Bereton, fille du banquier, demandent à ce dernier de leur montrer le




Les œuvres les plus goûtées

Suzanne
Le Tournant
Oh! ce Baiser!




sont interprétées par

Suzane GRANDAIS




Mise en Scène par MM.

Louis MERCANTON et René HERVIL

Éditée par la

Société Générale des Cinématographes "Eclipse"




Mises en location par








ALGER, 23, rue d'Isly
BORDEAUX, 2, cours du 30 Juillet
LYON, 5, rue de la République
MARSEILLE, 5, rue de la République

ADAPTATION

Le nom de *Salammbô* remplissait les couloirs du Palais de Justice, la semaine dernière. La nièce de Gustave Flaubert demandait aux juges d'interdire la projection du film tiré de l'œuvre célèbre et d'en saisir les copies. Elle arguait : le film est une déformation du roman, l'image injurie le texte, le scénariste n'a pas suivi le plan tracé par l'écrivain, etc., etc.

Nous n'entrerons pas dans les détails de l'affaire juridique. La presse quotidienne s'est emparée de l'événement et ne manquera pas d'en tirer les conclusions les plus diverses.

Pour nous, nous poserons simplement cette question : Est-il toujours possible de suivre au cinéma, pas à pas, servilement, une œuvre littéraire ou dramatique ? Les gens de métier répondront avec assurance : Non, c'est impossible ! Ils nous expliqueront qu'au cinéma, il faut un dénouement heureux, ce qui n'est pas toujours le cas dans les œuvres précitées et qu'on est presque toujours obligé de faire des entorses au roman ou à la pièce si l'on veut graduer l'intérêt dramatique du film.

Admettez que dans l'affaire *Salammbô*, le point de vue des demandeurs l'emporte : il deviendra impossible d'adapter à l'avenir quelque roman que ce soit.

Prenez un roman de Balzac, filmez-le page par page et dites-moi la longueur d'une telle bande ? Des milliers de mètres sans intérêt pour le public qui veut voir, des milliers de mètres dans lesquels seuls quelques centaines, intéressants par eux-mêmes, seront noyés, perdus.

Nous pouvons donc affirmer sans crainte d'être démentis, qu'en fait d'adaptation cinématographique le droit que confèrent les auteurs ou leurs héritiers doit être aussi large que possible.

Autrement, mieux vaut ne pas l'accepter, mieux vaut surtout ne pas traiter avec des réserves aussi gênantes.

Les exemples abondent d'œuvres littéraires, adaptées à la scène, de pièces tirées de romans dont l'intrigue, les personnages et le dévouement ne sont pas respectés.

On s'étonne donc qu'un auteur puisse se montrer plus sévère, plus exigeant, pour une adaptation cinématographique que pour une adaptation théâtrale.

On sait bien cependant que le film n'est pas de la littérature, c'est de l'action, de la mise en scène, de l'art plastique. Il ne faut donc demander aux choses, de même qu'aux gens, que ce qu'ils peuvent nous donner.

Autrement, on passerait pour un mauvais plaisant.

Nombre d'auteurs ayant donné leurs œuvres au cinéma n'ont jamais réclamé parce que le scénariste avait interverti l'ordre des scènes, qu'il en avait ajouté d'autres ou appuyé sur certains détails à peine esquissés dans la pièce.

Ils n'ont pas crié à la déformation ni au scandale parce qu'ils savaient bien que le cinéma était un art différent du théâtre.

L'affaire *Salammbô* agite toutes ces graves questions. Quelle sera la décision des conseillers d'appel ? Nous l'ignorons, mais nous voulons espérer cependant qu'elle sera conforme à nos vues.

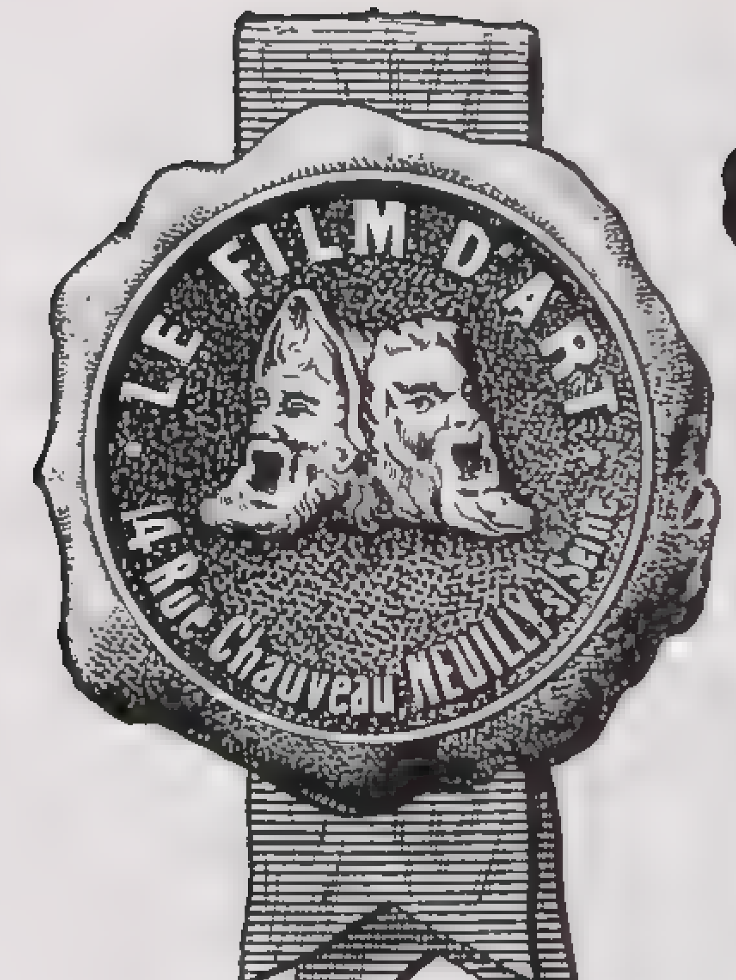
Encore une fois s'il en était autrement, l'industrie cinématographique française irait aux abîmes. Et après avoir entendu gémir sur la déformation à l'irrespect de la littérature, nous n'aurions pas fini d'énumérer les procès en plagiat, en piraterie littéraire et autres choses aimables.

Les situations dramatiques étant limitées, quant au nombre, il se trouverait toujours un auteur pour prétendre que le scénariste du film s'est emparé induement de la situation de la pièce.

Qui établira le point où commence la ressemblance et où elle finit ?

C'est un autre sujet que nous aurons l'occasion de traiter avant peu.

L. DRUHOT.



“ LE FILM D'ART ”

14, Rue Chauveau, 14 :-: NEUILLY-SUR-SEINE

fera paraître prochainement

L'AME DE PIERRE

d'après le roman de Georges OHNET



adapté et mis en scène par

M. Charles BURGUET



Interprété par :

Mlles DELVÉ
BRABANT
Mme JALABERT

MM. FABRICE
Jacques ROBERT
MODOT

et

Monsieur Maurice MARIAUD

dans le rôle de Pierre Laurier

Opérateur de prise de vue : M. A. COHENDY.

SUR L'ÉCRAN

Une Surprise.

Samedi 23 juin, M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a reçu MM. Demaria, Gaumont, Brézillon, Aubert, Olivier, Jourjon, Hodel. Il a demandé à ces représentants de la cinématographie française de lui prêter leur concours pour la création et la diffusion de films de propagande. D'importantes questions ont été mises à l'étude.

Le Sous-Lieutenant Pierre Marcel Lévi, chef du Service cinématographique de l'armée, assistait à la réunion.

Un grand chasseur.

Nous apprenons avec satisfaction que M. Paul Rayney, envoyé en mission spéciale avec la Croix-Rouge américaine, est arrivé à Paris.

M. Paul Rayney est officiellement chargé de la prise de vues cinématographiques sur le front américain.

Nos lecteurs n'ont pas oublié *Les Grandes Chasses* dont il est l'auteur. Peu de temps avant la guerre, elles furent présentées avec le plus vif succès à Paris et dans le monde entier.

Voilà un homme qualifié pour diriger un service de prise de vues ! Son choix fait honneur au commandement américain qui a pour devise : *The right man in the right place.*

Les bureaux du Service Cinématographique américain sont installés 5, rue François Ier.

Une Innovation.

Pour s'être produits au théâtre, les faits suivants ne méritent pas moins d'être signalés. Ils dénotent un nouvel état d'esprit.

Or donc, à la suite d'une chronique publiée sur *La Race* par le critique dramatique d'un grand journal du soir et que M. Alphonse Franck, directeur du Gymnase, a trouvée violente et injuste, ce dernier a pris Dimanche la parole à la fin de la représentation pour prier le public de le départager dans son différend avec le distingué écrivain. Après avoir donné lecture d'articles de MM. Abel Hermant et de Victor Basch, M. Alphonse Franck a lu celui du critique en question et a demandé aux spectateurs de lui fournir leur avis.

La note qui nous est communiquée à ce sujet ajoute que « la salle tout entière, qui avait acclamé *La Race* et ses interprètes, a témoigné par ses applaudissements chaleureux qu'elle donnait entièrement raison à M. Alphonse Franck. »

Un mariage.

On annonce, de Londres, le mariage de Mme de Sérignac avec lord Abinger, officier de la marine anglaise. Mme de Sérignac n'est autre que Mme Steinheil.

On songerait, paraît-il, à repasser sur nos écrans le portrait de l'héroïne de l'Impasse Ronsin au milieu d'autres actualités... Est-ce bien le moment?

Et ne faut-il pas laisser croupir les vieilles et vilaines histoires dans les sombres oubliettes du passé ?

C'est, en tout cas, notre humble avis.

Les Tanks à Paris.

Ne croyez pas sans réserve que les Tanks qui circulent à Paris n'ont aucune utilité. Ces engins de guerre ont fait leurs preuves en Champagne et dans la Somme. Ils ont été détachés au S. C. A., uniquement dans le but de transporter l'Agent de liaison de cet important service que les dangers de la capitale empêchaient d'accomplir rapidement sa mission.

Les « installés » les mieux informés affirment que, grâce au concours puissant des Tanks, leur camarade, sans trop de risques, arrivera à gagner le P. C. du S. C. A. en moins de trois mois...

Un homme que ça n'embarasse pas.

Il n'était question Lundi soir, vers les 5 heures, rue de l'Entrepôt, que de la dernière circulaire de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, invitant les préfets à interdire la vente au détail des spiritueux à consommer sur place dans tous les cafés, estaminets et autres débits de boissons, de quelque nature que ce soit, sauf aux heures correspondant aux deux repas principaux.

— Pfuit, dit quelqu'un, (nous évitons soigneusement de mettre une initiale, car il y a toujours beaucoup d'hypergnotistes parmi nous) ça ne m'inquiète pas ! Comme je mange à toutes les heures, la circulaire ne m'empêchera pas de boire le même nombre de picon-citron (apéritif) et de fine (digestif) ! » Cela prouve en passant qu'en France, les meilleures choses auront toujours le pire destin et qu'on se fera toujours aussi un malin plaisir de tourner la loi.

Oui, mais... M. Hindelo est un homme à poigne !...

Pourquoi ?

Pourquoi, au cinéma, lorsqu'un personnage quelconque entre dans une maison qu'il ne connaît pas, regarde-t-il invariablement les plafonds et jamais les parquets ?

Pendant la présentation d'un film, l'autre jour, un ami à qui je posais cette question me répondit : « Mystère et projection ! »

Nous ne serons jamais fixés.

Pourquoi les policiers américains, lorsqu'ils perquisitionnent, même dans l'hôtel d'un milliardaire, gardent-ils leur chapeau sur la tête ?

« La police est souveraine, affirma ce même ami. On se découvre devant elle. Elle ne s'incline devant personne ! »

On cueillait des navets ce jour-là à l'A. C. P. Et il faisait chaud, chaud, chaud !

Conséquence de la hausse thermométrique.

Ah ! oui, il faisait chaud ! A preuve que les méninges de tout un chacun était en ébullition ! On passait un *Vitagraph*, vieux de 7 ou 8 ans, comme la plupart de ceux dont on

Toutes les belles Salles ont retenu à l'occasion de la **Fête Nationale** le superbe film patriotique

GLOIRE ROUGE

Scénario et Mise en Scène de

M. Albert DIEUDONNÉ



Édité par les Établissements L. AUBERT

daigne nous gratifier. Dans l'un d'eux, rapprochant l'amour de la pêche — sans doute à cause des niais assez sots pour mordre à l'hameçon — il y avait un sous-titre ainsi conçu : « Voilà un homme qui veut faire marcher une machine sans gaz ! Je ne crois pas que son invention soit parfaite ! » Où voit-on qu'il ait été question de M. Viollette ?... Cependant son nom fut prononcé.

Les Rounds.

Enfin, on termina la séance sur une histoire de boxeur avec Bombardier Wells, aujourd'hui sergent instructeur (il est magnifique en kaki le bougre ! On assista à un match en 14 rounds et l'on ne nous fit pas grâce d'un seul. On attendait le quinzième, mais le film mesurant déjà 1550 mètres on ne nous emmena plus avant ce jour-là. Nous ne demandions d'ailleurs qu'à nous arrêter.

Présentation.

Nous aurons le plaisir de revoir l'exquise artiste qu'est Suzanne Grandais dans un nouveau film intitulé : *Midinette*, nouvelle comédie sentimentale de MM. Louis Mercanton et René Hervil, éditée par la Société Générale des Cinématographes Eclipse.

La Maison Ch. Mary, 18, Rue Favart, qui assure la location de ce film pour la France, nous convie à la présentation spéciale de *Midinettes* qui aura lieu le samedi 7 juillet à 15 heures dans la salle Barbès-Palace, 34, Boulevard Barbès.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu d'invitation, seront reçues sur la présentation de leur carte de l'A. C. P.

Les affiches étrangères.

Afin d'éviter toutes difficultés avec le service des douanes nous recommandons à nos importateurs d'affiches de bien faire spécifier par les expéditeurs l'origine de ces affiches (anglaises ou américaines). Le trafic s'opérant par l'Angleterre, nous connaissons des loueurs qui ont eu quelques ennuis parce qu'ils recevaient sous une étiquette anglaise des marchandises américaines.

Les femmes opérateurs.

A Ramsgate (Angleterre) c'est une femme qui occupe la place de l'opérateur dans la cabine du cinéma de la Reine. On dit que la projection est parfaite. Et nous le croyons volontiers, car depuis le début de la guerre les femmes ont donné, dans maintes circonstances, les preuves de leurs capacités.

Mais voici qui mérite d'être retenu : Les Anglais éduquent des femmes « opérateurs » afin que les cabines de leurs cinémas ne soient pas envahies par les étrangers.

Une entente est intervenue entre groupements professionnels. Les femmes gardent la place des hommes. Elle la leur rendront au retour des armées.

Pendant ce temps, en France.....

Petites nouvelles.

En dépit des difficultés du moment, le *Courrier* continue à innover, à grandir, à.. progresser.

Sous peu, avec le concours d'un collaborateur d'une compétence indiscutable, il reprendra la publication de sa rubrique financière.

On signale une relâche dans les spectacles cinématographiques du Vaudeville. La Salle doit être prochainement rendue au théâtre pour une revue, de MM. Lucien Boyer et Bataille Henri.

Antoine va se rendre ces jours prochains à Camaret pour tourner « La Roche aux Mouettes », « Les Travailleurs de la mer » et « Quatre-vingt-treize ».

Le Palais de la Jetée.

Notre ami Juliano continue sa brillante carrière cinématographique. On nous annonce de Nice que l'aimable fondateur de l'*Innovation* de Rouen et de tant d'autres établissements, en ouvre un de plus à Nice : *Le Palais de la Jetée*.

Nouvelles maisons.

La Formoso-Films, Directeur M. Tréville ; bureaux à Paris, 73, rue Caulaincourt.

— *La Focéa-Film*, bureaux à Marseille, 3, rue des Récollets.

Bravo! les gas.

Grand remue-ménage au Service Cinématographique de l'Armée. Pour répondre au vibrant appel de M. Ribot « des combattants ! des combattants !... » une partie du personnel qui appartenait par erreur au service armé, a spontanément refusé tout nouveau sursis.

On prétend même que le Chef de service brûle de partir à son tour et sollicite sa réintégration rapide dans un régiment du front où sa qualité d'officier lui permettra de rendre de précieux services.

Ah ! si le capitaine Vandal était sorti de l'hôpital, comme le sous-lieutenant Pierre Marcel Lévi aurait tôt fait de lui céder le fauteuil.. Mais voilà, notre glorieux blessé est en traitement quelque part sur le front. Faisons des vœux pour sa prompte guérison...

Les taxes en Angleterre.

La question des taxes continue à préoccuper nos amis anglais. A la Chambre des Communes, le « Labour Party » promet d'intervenir pour combattre le projet d'augmentation. Un amendement sera déposé au nom de ce groupement politique par MM. Goldstone et Tyson Wilson.

Honneur royal.

Après les remerciements officiels que notre collaborateur, Joseph Latour, auteur de *Debout les Morts !* a reçus de M. le Président de la République, Sa Majesté Albert Ier, Roi des Belges, lui exprime, d'une manière des plus flatteuses, ses sentiment personnels :

— « Sa Majesté a été touchée de la gracieuse pensée que vous avez eue de Lui adresser un témoignage de sympathie. (*Debout, les Morts !*).

J'ai l'honneur de vous exprimer la vive gratitude du Roi et je vous prie de croire à mes sentiments distingués.

Le Secrétaire du Roi
J. INGENBLECK.

De si hautes consécrations expliquent assez éloquemment le grand succès que rencontre sur toutes nos scènes cette superbe poésie.

Une idée.

La consigne d'entrée à l'A. C. P. est sévère. Le fait est acquis, l'habitude est prise et les réclamations deviennent rares. Cependant certains signent encore lorsqu'ils se présentent à la « Bourse aux Films » accompagnés de parents et d'amis auxquels l'administration, respectueuse du réglement établi, est bien obligé de refuser l'entrée.

Aussi l'un de ces proscrits, disait-il, l'autre jour : « Rien n'est vexant comme d'être séparé d'un parent ou d'un ami avec lequel on compte passer l'après-midi ! Pourquoi ne nous accepterait-on pas, nous les étrangers, moyennant une légère taxe, (un franc par exemple) dont le produit serait affecté à une bonne œuvre, mettons au profit des cinématographistes réformés pour blessures et momentanément gênés ? »

Qu'on n'objecte pas l'exiguité de la salle : il y a toujours 50 chaises en bas et 180 fauteuils au balcon qui sont inoccupés.

C'est une idée que nous avons recueillie en passant, une idée et voilà tout.

La révolution Russe.

Un opérateur a été assez heureux pour tourner les principales phases de la révolution russe. Les films sont en route depuis 3 semaines. On les attend impatiemment à Paris.

On dit que le *Kinéma Exchange* sortira dans quelques jours plusieurs films de brûlante actualité sur les récents événements de la Révolution Russe.

Mystère des goûts populaire.

Il y a des films au scénario très compliqué. Le spectateur les suit avec peine, et bien souvent s'endort en les voyant. D'autres sont trop simples, si simples même que le premier tableau et le 3e sous-titre permettent de deviner les 77 autres qui suivront. On se trompe rarement.

L'histoire du vieux militaire retraité, hospitalisant la mère et la fille d'un camarade disparu, s'éprenant de celle-ci qui en aime un autre plus jeune, se suicidant enfin pour ne pas contrarier ces affinités juvéniles, etc., rentre dans cette catégorie.

Le public s'en fatigue un peu et désirerait autre chose. Il veut bien deviner mais il préfère encore que ses prévisions ne se réalisent pas.

Mystère des goûts populaires ! On pourrait peut-être en tenir compte.

Les cinémas municipaux.

Voici quelques détails complémentaires sur l'affaire du Cinéma municipal de Calais :

Nous apprenons, en effet, que M. le Préfet, qui avait consulté le Ministère de l'Intérieur à l'effet de savoir si la Ville de Calais pouvait être autorisée à recourir à l'exploitation d'un cinématographe au Théâtre municipal, a reçu du Ministre la réponse que la jurisprudence administrative est opposée à l'exploitation, par les communes, d'entreprises ayant un caractère commercial et industriel, et qu'il n'existe, en la circonstance, aucune raison de déroger à cette règle.

M. le Préfet a considéré, en conséquence, que la décision du Conseil municipal du 19 mars 1917, relative à l'exploitation d'un cinématographe au Théâtre municipal, n'était pas susceptible d'approbation.

Contrairement à l'usage, le Conseil d'Etat a rendu son avis beaucoup plus tôt que nous ne l'espérions. C'est, d'ailleurs, le seul point sur lequel nous nous étions trompé, puisque, sur le fond même de la question, celle-ci est résolue dans le sens que nous avions indiqué.

Nouvelles de partout.

Le marquis Serra qui était retourné en Italie pour raisons de santé est à présent tout à fait réabli. Il rentrera à Londres sous peu.

Dans les cinémas de Manchester, un grand nombre de femmes sont employées en qualité « d'opérateurs ».

L'OPÉRATEUR.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort au Champ d'Honneur de Paul Féval, neveu de notre collaborateur et ami, et petit-fils de l'auteur du *Bossu*.

Voici le mot que vient d'écrire au père du jeune soldat son capitaine commandant :

Le 30-5-17.

« Les journées que nous venons de passer, Monsieur, ont été dures et votre fils a trouvé dans ce coin une mort glorieuse à son poste de combat. C'était un jeune homme apprécié de ses chefs, volontairement venu au milieu de nous. Je ne sais trop apprécier la grandeur désintéressée de son geste généreux.

Autour du Cinéma

Aux Particulières

Pour peu qu'un film ait coûté quelques milliers de francs à son heureux concessionnaire, et qu'il tranche légèrement avec la production courante, ledit concessionnaire, heureux et exclusif, pensera, dès la première copie en sa possession, à organiser une présentation particulière.

Quelles raisons amèneront cette pensée ?

J'avoue les ignorer totalement. Du reste, je ne tiens pas à les connaître. Au contraire du médecin qui cherchera les causes d'une maladie pour la guérir, je ne m'inquièterai que des effets du mal, car je le sais incurable.

Et quand je dis : je m'inquiéterai, c'est encore une manière de parler. Au fond, cela ne m'inquiète pas du tout.

Donc, comme si ne pouvaient suffire trois après-midi entiers et une longue matinée, au cours desquels défilent en moyenne vingt-cinq mille mètres de films, les loueurs trouvent le moyen de présenter, généralement le samedi, dans quelque coin de Paris, de sensationnelles exclusivités.

Le Directeur, trop heureux s'il ne se trouve pas placé dans la situation de l'âne de Buridan par deux séances ayant lieu à la même heure, n'a pas seulement les loisirs de jouir à son tour de la semaine anglaise, et parfois il en arrive à envier le sort des midinettes. Cela ne fait rien. Héroïque à sa manière, il ne rate pas une présentation.

La plupart du temps, les « particulières » on lieu avec un certain éclat. Un orchestre brillant — en ce sens qu'il se compose presque exclusivement de cuivres, — y exécute les meilleurs morceaux de son répertoire pour le plus grand plaisir des amateurs de tam-tam. De plus, une foule nombreuse, que ne saurait contenir la modeste salle de l'A. C. P., accapare les meilleurs fauteuils bien avant l'heure fixée, de sorte que les pauvres exploitants à leur arrivée voient une multitude de chapeaux et de toilettes claires, mais en revanche n'aperçoivent pas la moindre place disponible.

Protestations... Cela ne les empêche pas de payer le film un prix fou en première semaine.

Parfois, aussi, on y vend les notices. Nos braves collègues qui ne sont pas habitués à cela poussent des cris d'orfraie, mais finissent quand même par lâcher leurs quatre sous.

Cependant, ne médisons pas des particulières. On s'y amuse bien, quelquefois. On entend des réflexions et on assiste à des scènes qui, souvent, font agréablement oublier le drame dont l'écran retrace les multiples péripéties.

Ici c'est une marchande des quatre saisons endimanchée — où a-t-elle déniché la carte d'invitation ? — qui ne cesse de crier contre les chapeaux de deux dames assises devant elle.

Là, c'est une midinette et son ami qui discutent avec compétence sur les costumes portés par les artistes.

A droite, c'est une épicière qui ne peut se retenir de clamer son indignation en voyant la pauvre femme, héroïne du drame, à qui il ne reste que quelques sous, gaspiller beurre et œufs pour faire une modeste omelette.

A gauche, ce sont deux poilus qui oublient avec une joie bruyante la triste vie des tranchées, devant les jambes et le corsage décolleté d'une charmante aventurière.

Dans le fond, des mots aigre-doux s'échangent entre la crémière d'à côté et la fille du bistro d'en face :

— Enfin ! Mettez vos lunettes, je vous dis que c'est la mère...

— J'y vois aussi clair que vous, allez, malgré que je suis plus vieille. Je sais bien que c'est la sœur, moi...

Derrière elles un directeur, agacé par la discussion, prend la parole :

— Je vous en prie, Madame, taisez-vous ! Nous sommes ici pour travailler, nous...

Et les deux commères de répondre avec ensemble :

— Pas poli, le Monsieur !

Oui, on peut passer un bon moment à écouter les propos des « invités » aux particulières. Il arrive aussi que des artistes assistent à la première de leur film. Le public s'amuse de les reconnaître.

Tout dernièrement, à une présentation spéciale, à Montmartre, la belle S. obtenait dans un rôle de dame richissime et majestueuse un succès mérité. Pendant l'entr'acte, on pouvait la voir, dans le bar voisin, prendre un bock sur le zinc, avec des amis...

Il est vrai qu'il faisait si chaud !

MARCEL BONAMY.

collier dont tout le monde parle. Il condescent à leur désir, mais au moment où tout le monde admire le collier, la lumière s'éteint et le joyau disparaît.

Blaisdell remplit immédiatement son rôle de policier et fouille tous les invités, mais sans résultat. Cependant son attention est éveillée par le départ soudain du docteur; ce dernier s'est rappelé qu'il doit pratiquer une opération le lendemain matin de bonne heure. Il le fait suivre par Crabe qui devra le ramener sous prétexte que le fils de la maison est malade.

Pendant ce temps Blaisdell fait avouer au fils Bereton que le docteur n'est qu'un escroc et qu'il n'est venu ici que pour accomplir le vol. Au retour du docteur, Blaisdell s'empare du collier et le remet en place dans le coffre-fort, ceci afin d'éviter au jeune Bereton la honte d'avoir aidé un escroc à voler sa propre famille.

Métrage approximatif : 1380 mètres.

Comme on l'a vu, il s'agit du vol d'un collier de perles, joyau magnifique ayant appartenu à la duchesse de Berry. Là, se déroule toute une affaire policière où les détectives jouent les principaux rôles.

Le sujet, plutôt compliqué, est bien traité et nous fait admirer une très bonne mise en scène. Les artistes, de leur côté, ont compris la tâche qui leur incombait, et rempli leurs rôles de manière satisfaisante. Le tout est illustré par une photographie des mieux venues.



UNION

RENONCEMENT

L'Amiral de Plomeur ayant recueilli la pauvre veuve et la fille de son vieil ami Bernay, s'éprend vivement de la jeune Lucy qui, par reconnaissance, accepte de l'épouser.

Cependant René Le Gall, de retour d'une longue croisière, vient s'installer chez son oncle l'amiral, et l'inévitable survient ; René et Lucy s'aiment, mais ils ne failliront pas à leur devoir ! De Plomeur découvre les sentiments de ces deux êtres qu'il chérit également, et son cœur est déchiré !... Que faire ?...

Or, voici qu'une barque est en péril. Les pêcheurs n'osent affronter la mer ; Plomeur et René sont accourus, ont relevé le courage des marins. Au moment où ils vont sauter dans le canot, Lucy arrive ; en voyant le danger, c'est à René qu'instinctivement elle s'est accrochée. C'est un coup de plus pour l'amiral qui a rapidement donné des ordres et est parti seul avec les marins.

Il n'est pas revenu.

...Et lorsque Mme Bernay remet à sa fille le testament du défunt qui lui lègue sa fortune et lui demande d'épouser René, le souvenir de l'amiral s'interpose entre eux. Ils se séparent, sachant qu'un tel souvenir troublerait éternellement leur bonheur.

Métrage : environ 760 mètres.

A l'encontre de tant d'autres pièces, le dénouement est inattendu. L'idée est originale et plaira par plus d'un détail. Voilà du bon ciné : histoire vécue et vraisemblable. Des paysages magnifiques encadrent artistement cette touchante aventure, jouée par de sympathiques artistes.

HARRY

LA PETITE PENSIONNAIRE

Si vous aimez les sujets embrouillés, aux complications multiples, je ne vous engage pas à voir La petite pensionnaire. *Rien de tout cela ne s'y trouve. Mais si les idylles vous passionnent, si vous raffolez d'historiettes fraîches et pimpantes, vous serez servis à souhait. Que de jolies trouvailles on a su réunir là ! La scène où la ravissante Bessie Barriscale donne le biberon à un tout petit chat est adorable. Quel air ingénu et futé elle sait prendre, lorsqu'elle aborde pour la première fois le jeune homme dont elle n'a jamais vu que la photographie, et qui fait battre si fort son petit cœur.*

Il faudrait tout citer. Peut-on rêver plus délicieuse artiste que Mlle Bessie Barriscale ! Elle sera le gros succès du film, qui possède l'avantage de plaire à tous les publics.

Métrage : 1279 mètres

POLOCHON GARÇON COIFFEUR

Nous retrouvons là tous les effets classiques, connus et archi-connus, mais, présentés tels que nous les avons vus, ils sembleront nouveaux et feront rire les spectateurs bons enfants.

Métrage : 305 mètres



AGENCE GÉNÉRALE Cinématographique

LE PAYS DE FOIX

Encore un bon plein air fort agréable à contempler, où l'Ariège nous apparaît sous ses aspects les plus jolis.

Métrage : 105 mètres

CINÈS

L'EPERVIER

Alphonse, dit l'Epervier, devenu au bagne le n° 119, songe avec tristesse que sur les dix ans de travaux forcés auxquels il a été condamné, il n'en a encore fait qu'un. Un beau jour, Miss Clara Spencer, une vieille demoiselle anglaise, se présente au directeur du bagne et lui demande la permission de visiter l'établissement et de distribuer des brochures religieuses aux condamnés. L'Epervier est dans le chantier où il travaille : en recevant comme les autres une brochure des mains de la vieille anglaise, il voit une boulette de papier tomber à ses pieds. Toujours sur le qui-vive, il comprend immédiatement que quelque chose d'extraordinaire se passe. Il ramasse vivement la boulette et lit : « Mon trésor, tu auras reconnu dans la vieille anglaise ta Ma-

thilde qui t'adore toujours. Je suis ici pour te sauver ; je t'attends ce soir en automobile derrière la meule de foin. Le Rouge viendra à ta rencontre ».

L'Epervier réussit à s'évader. La nuit venue il rejoint Mathilde, change de costume et s'enfuit. Dans le train il fait la connaissance d'un riche banquier ; il se donne comme étant le duc de Sersi, et présente Mathilde comme sa sœur, Le banquier, frappé de la beauté de la jeune femme, flirte avec elle. En arrivant à la grande ville, ils se promettent de se revoir. L'imagination féconde de l'Epervier lui suggère un coup audacieux. Le lendemain, Mathilde se présente chez le banquier et le prie de prendre en dépôt un riche diadème qu'elle ne veut pas garder à l'hôtel, et en même temps elle lui demande à visiter la chambre blindée des coffres-forts de la banque. Le banquier est trop heureux de satisfaire au désir de la jolie femme. « En cas d'incendie, lui dit-elle, comment feriez-vous pour sauver vos trésors? » Le banquier lui montre un appareil, qui en cas de danger remplit de sable la chambre et étouffe les flammes.

Cela suffit à l'Epervier. Il ordonne à Mathilde d'aller chez le banquier et de lui redemander le diadème. Caché dans une malle, il s'introduit dans la banque, et quand le banquier est dans la chambre des coffres-forts, il ouvre l'appareil contre l'incendie, et le banquier, suffoqué par le sable, succombe. L'audacieux voleur en profite pour se précipiter sur les coffres-forts et s'emparer de toutes les valeurs qu'il peut saisir. Une heure après, l'Epervier et Mathilde s'enfuient vers Paris.

Une fois dans la capitale, l'Epervier reprend ses exploits. Le couple descend dans un grand hôtel sous le nom de baron et baronne de Vastin. Alphonse fait la connaissance d'une marquise, sa voisine de chambre, et décide de lui voler ses splendides bijoux. Le vol a lieu. Qui aurait pu en soupçonner le riche baron de Vastin dont la femme a également été dépouillée de toutes ses valeurs par un audacieux cambrioleur ?

Le directeur de l'hôtel ne sait plus à quel saint se vouer ; et il appelle à son secours le célèbre détective Kearn, celui-là même qui, deux ans auparavant, avait arrêté et fait envoyer au bagne l'Epervier. Au début, l'Epervier joue le tout pour le tout et se présente bravement au détective qui ne le reconnaît pas, tout en restant frappé par une ressemblance de l'élégant baron avec un individu dont il ne peut pas pour le moment se souvenir.

Mais Kearn commet une imprudence, il ôte sa perruque et ses faux favoris dans le bureau du directeur tout en interrogeant le Rouge sur les vols mystérieux.

Naturellement, le Rouge donne l'alarme à l'Epervier qui s'empresse de quitter l'hôtel avec Mathilde. Kearn est frappé de cette soudaine fuite et rejoint l'Epervier dans le train qu'il vient de prendre. Se juchant sur un wagon, il l'épie et le reconnaît.

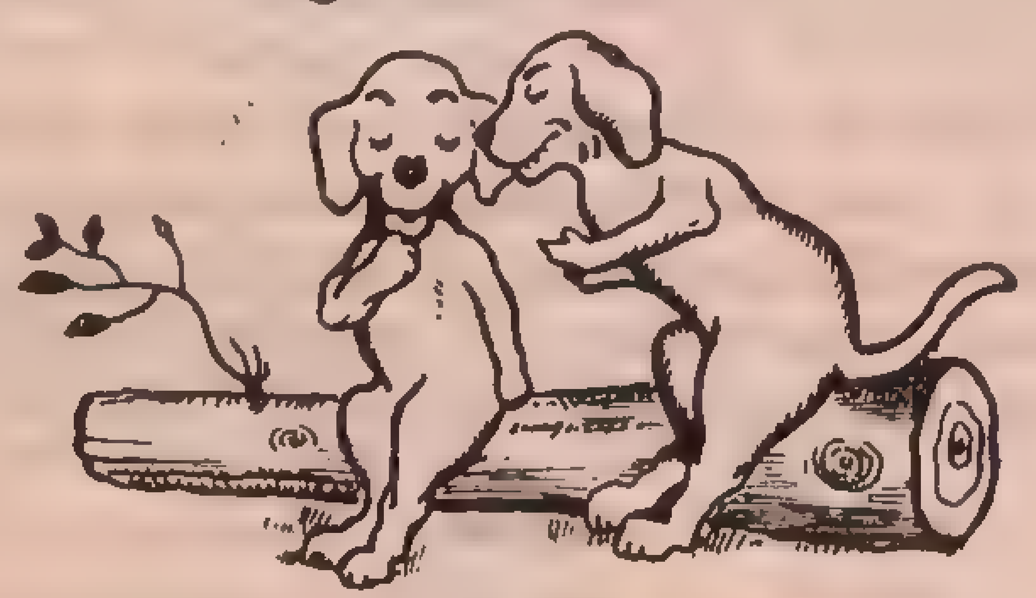
L'Epervier et Mathilde s'aperçoivent qu'ils sont découverts ; ils se griment immédiatement en paysans et réussissent à s'introduire dans un wagon de troisième classe ; mais Kearn les suit : en regardant fixement l'Epervier, il s'aperçoit qu'il porte une perruque. Il fonce sur lui et l'arrête. Peu de temps, après, l'Epervier réintégrait le bagne dont il avait si audacieusement réussi à s'enfuir.

Depuis assez longtemps un drame policier ne nous avait été offert. Nous voici revenus au temps célèbre des vampires et rats d'hôtels d'illustre mémoire.

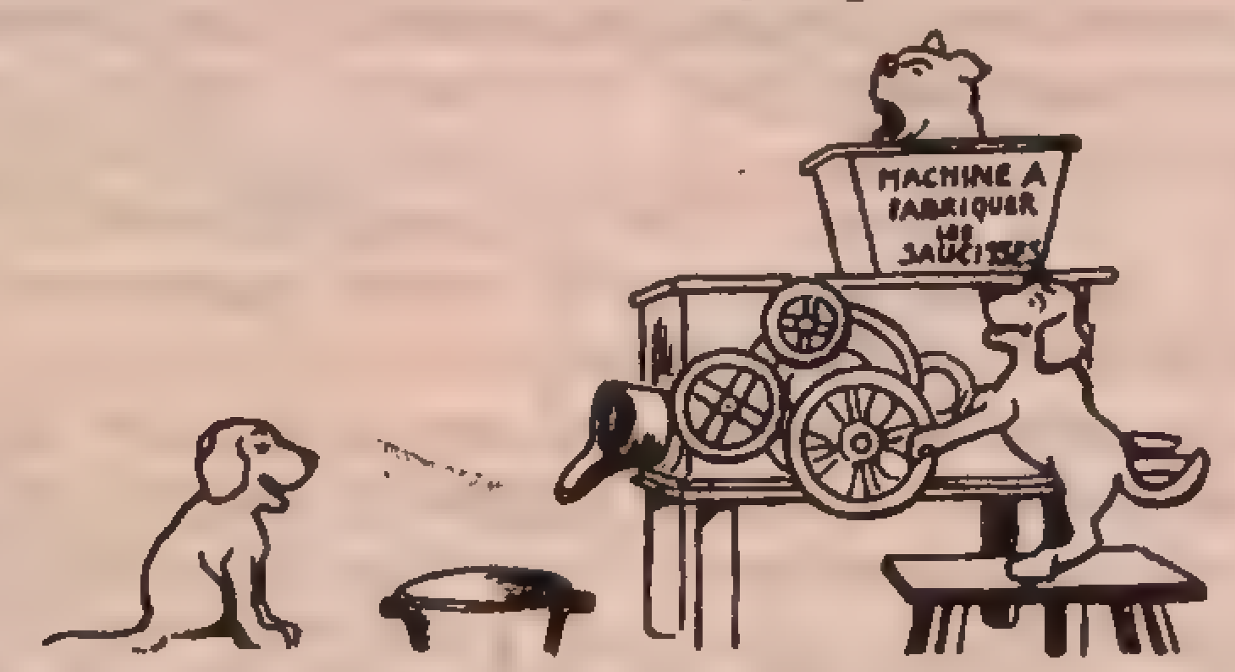
L'action est bien menée. Un des tableaux : l'enfouissement des coffres blindés d'une banque, sous une avalanche de sable, produit un effet saisissant de réalisme. Ajoutez à cela une arrestation mouvementée précédée d'une poursuite dans un train lancé à toute allure. Avec de tels atouts et une bonne distribution, on court sûrement au succès. L'Epervier *attirera dans ses filets de nombreux spectateurs, et ceux-ci, j'en suis sûr, ne le regretteront pas.*

LES DESSINS ANIMÉS DE BENJAMIN RABIER
LES FIANÇAILLES DE FLAMBEAU

Flambeau qui en a assez de la vie de garçon, veut faire une fin. Dans cette intention il s'est fiancé à une épagneule des environs, renommée pour sa beauté, sa distinction et son élégance native.



Pour aller retrouver l'objet de ses pensées, Flambeau choisit un moyen économique et rapide de transport : un crapouillot. L'engin, au moyen d'une charge de poudre savamment calculée, fait exécuter, dans les airs, à Flambeau, du 1.250 à l'heure et le conduit en plein dans une cuve remplie de bitume. Grâce à la présence d'esprit d'un boa constrictor qui prenait l'air à la fenêtre du dompteur, son maître, Flambeau put sortir de la cuve sain et sauf, mais bitumé jusqu'à l'échine.



Le bitume liquide se mit à couler de ses jambes et se solidifia en touchant terre, ce qui procura à notre heros deux paires de jambes de deux mètres de longueur, ce qui est une jolie dimension pour un chien.

Grâce à la longueur de ses pattes, Flambeau put franchir aisément, en quelques minutes, la distance qui le séparait de son adorée.

Un quart d'heure après il était dans ses bras.



Néanmoins, avant de convoler en justes noces, Flambeau fut obligé de se débarrasser de Tom, un rival vindicatif et hargneux.

Tom, transformé en cervelas, servit de plat de résistance au repas des fiançailles. Flambeau et son épouse se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Le Flambeau *en question n'a rien de commun avec celui de l'Aiglon, d'Edmond Rostand. Pour n'être pas aussi renommé, il n'en sera pas moins applaudi ? Ses aventures burlesques dérideront les plus moroses et les petits enfants y trouveront ainsi une large compensation, eux qui sont souvent oubliés ! Benjamin Rabier va devenir leur favori.*

L'Idée de la Semaine

Pour Soi - Même

(Comédie sentimentale)

Argument

Arlette, la fille unique du richissime banquier Richarson, est très courtisée en raison de sa grosse fortune. La jeune fille retarde sans cesse le choix de son fiancé, se doutant que les hommages qui lui sont offerts s'adressent surtout à son argent, cependant Arlette est jolie, ce qui lui fait penser avec un peu d'amertume que, pauvre, son charme personnel eût peut-être suffi à lui conquérir une affection sincère.

Richarson devant partir en Amérique pour y traiter une affaire importante, presse doucement Arlette de prendre une résolution avant son départ. Celle-ci se décide à se fiancer à l'un de ses flirts le plus fervent, le baron de Mombreuil, cercleux ruiné et élégant. La petite millionnaire ne sait trop si elle aime vraiment le joli garçon qui lui glisse à l'oreille des mots d'amour avec une voix si douce, des accents si sincères, mais troublée, elle pense avec joie que Mombreuil, après tout, peut bien l'aimer malgré ses millions.

C'est la veille des fiançailles officielles, Mombreuil, suivant la coutume, va enterrer sa « vie de garçon » dans un restaurant à la mode où il a convié quelques amis, Arlette, par enfantillage, a la fantaisie de se rendre dans un cabinet particulier voisin, afin de pouvoir entendre les conversations. — En intimité avec ses amis, Mombreuil jette le masque et avoue cyniquement qu'il n'épouse Arlette que pour sa grosse dot, il ajoute : — « Avec l'argent de ma femme je pourrai tou- « jours me payer des maîtresses... »

Parmi les convives se trouve Jacques Bertin, un journaliste pauvre qui réprouve les idées de Mombreuil sur le mariage et ne se gêne pas pour le qualifier durement devant tous. Il s'en suit une forte discussion qui entraîne la brouille des deux amis. — La fille du banquier, édifiée, rentre chez elle, et là, envoie un congé en règle au baron. Cependant une figure est sans cesse présente à son esprit, quel est ce Jacques Bertin ? dont les idées sont si nobles et si désintéressées. — Au journal « *Le Globe* » où Jacques est petit reporter d'information, elle apprend son adresse. — Vraiment il est plus pauvre qu'elle ne pensait. — Une pensée lui vient, si elle essayait de se faire aimer par Jacques qui ne la connaît pas ? — Se faisant passer pour une modeste ouvrière, elle loue une chambre près de celle du journaliste.

Une idylle ne tarde pas à s'ébaucher et Jacques demande la main d'Arlette qu'il croit seule et malheureuse, mais le hasard amène Mombreuil chez son ancien ami. Et comme tous les amoureux, Jacques éprouve le besoin de lui faire ses confidences. Mombreuil reconnaît son ex-fiancée dans la photo qui lui est montrée. Il flaire une aventure romanesque organisée par Arlette. Méchamment, il apprend à Jacques que celle qu'il croit être une ouvrière, est la fille du banquier Richarson. A cette révélation le rêve du pauvre garçon s'écroule, mais il veut encore douter et le lendemain quand Arlette repart à son travail, il la suit. Bientôt il est certain que Mombreuil a dit vrai en la voyant sortir élégamment vêtue de l'hôtel du banquier, convaincu qu'Arlette lui joue cette comédie pour se moquer de lui. Fou de douleur, il se présente devant Arlette et lui reproche de l'avoir trompé : la fille d'un banquier millionnaire n'épouse pas un gueux comme lui ! Malgré ses larmes, Arlette ne peut le retenir, ses derniers mots sont : Je vous épouserai quand vous serez pauvre ».

Le soir même, une lettre de Mombreuil avertissait Arlette que Jacques était un malin qui avait su jouer le *grand jeu*. Comme les autres, il convoitait l'héritière. Arlette, pour être sûre du désintéressement de Jacques, fait insérer des notes dans les journaux faisant supposer que la banque Richarson est prête à sombrer, alors elle vient trouver Jacques et lui dit : « Aujourd'hui je suis ruinée, je viens vous rappeler votre promesse », mais elle retrouve le jeune homme aussi aimant et l'aventure se termine par un mariage.

Mlle M. R. Noll.

Match au Finish !

Suspendus, les matchs de boxe, depuis le commencement de la guerre !.. Quelle erreur ! Vite, rayez çà de vos papiers: Le ring est toujours debout. Les soigneurs ne sont pas moins empressés. Le manager soigne son poulain avec la même tendresse toute paternelle. Et le public ? Le public suit avec autant de passion les phases du combat. Il est même plus nombreux. Dame ! c'est aussi que les champions en présence ne sont pas des mazettes. Amateurs, sans doute. Mais des amateurs qui se cognent et encaissent selon toutes

les règles de l'art où Carpentier et Joé Jeannette se taillèrent une renommée mondiale.

A quel round en sommes-nous ? On l'ignore, car depuis des mois et des mois, c'est le même match qui dure. Depuis des mois et des mois, le cinématographe échange des coups avec l'entité : pouvoirs publics.

Quelques petites différences dans le jeu et dans la physionomie des adversaires : le premier ne change ni sa méthode ni la couleur de ses gants ; le second (et cela est tout à fait normal, n'est-ce pas ?) frappe à tort et à travers en dehors de toutes les règles établies. Les fervents du ring n'y comprennent plus rien. Par habitude, ils suivent les phases de ce match au finish, mais ne parient plus sur personne. Ils attendent la fin par curiosité autant que par devoir.

Qui l'emportera ?

Le cinéma paraît cependant légèrement handicapé par les aspects successifs que prend son adversaire. Celui-ci s'habille tantôt en ministre des restrictions, tantôt en président de conseil municipal; une autre fois il ceint l'écharpe tricolore du commissaire de police, ou bien encore il coiffe son chef de la barrette des avocats. Enfin, à intervalles réguliers, il se déguise en agent du fisc.

Sous ce dernier costume, il est le plus dangereux. Le fait est notoire. En Juin 1917 l'adversaire du cinématographe a revêtu encore un coup cette redingote élimée.

Vous avez lu dans les quotidiens la note suivante :

« On s'émeut fort dans les milieux des spectacles d'un projet émanant d'un fonctionnaire de l'Assistance publique, tendant à ce que les diverses taxes atteignant ces établissements soient désormais unifiées en une seule pouvant s'élever jusqu'à 30 0/0.

M. Franck, président de l'Association des directeurs de théâtres, doit voir M. Mesureur à ce sujet. En attendant, les directeurs, réunis au concert Mayol, ont décidé de s'opposer énergiquement à l'adoption de ce projet et sont résolus, disent-ils, à fermer leurs établissements plutôt que de l'admettre. »

Eh bien, que dites-vous de cela ? Je ne veux pas forcer votre opinion, mais vous déclare franchement que moi, çà m'inquiète.

Ce projet d'unification de taxes spéciales qui, à première vue, semble frapper seulement bals, concerts, musics-halls, théâtres, fera tache d'huile, soyez-en sûrs, et nous atteindra aussi. Instruit par l'expérience, je ne vois jamais avec sympathie s'approcher de ma caisse l'agent du fisc qui me déclare : Je vais modifier et simplifier. On sait les désagréables surprises que cachent ces deux termes, en style administratif. Aussi, fera-t-on bien d'ouvrir l'œil et de ne pas se laisser amuser par le jeu de l'adversaire.

La seule modification que nous accepterions, ça serait la réduction de nos charges. Mais celle-là, hélas, n'y comptons pas avant de longues années !

De deux choses l'une: ou le fisc a besoin d'argent (ce qui est fort compréhensible) ou l'on veut entraver l'essor du cinématographe qui a le gros défaut de déplaire à certains fonctionnaires.

Dans le premier cas, qu'on aille donc frapper à d'autres portes. La nôtre n'en peut plus... Et l'équité réclame une juste répartition des charges entre tous les citoyens. Je n'ai jamais compris qu'on prélevât un pourcentage sur nos recettes et qu'on laissât indemnes celles d'autres commerces autrement « de luxe » que le nôtre... Vous les connaissez aussi bien que moi. Quant au reste, je veux dire la cinéphobie des fonctionnaires, il existe d'excellents remèdes pour la vaincre.

Je les citerais bien tout de suite, mais au *Courrier* on ne fait pas de politique pendant le temps de « *L'Union Sacrée* ». Après, nous verrons ! Et comme nous l'a promis un personnage officiel, « on fera ce qu'on voudra ! »

Tache d'Huile ou.....

La France n'est pas le seul pays où certains journaux mènent contre le cinéma une campagne des plus violentes.

L'Italie, à son tour, est touchée.

On lit en effet dans le *Giornale d'Italia*, sous la signature de M. Renato La Valle, les lignes suivantes :

« La Censure Cinématographique instituée chez nous en juin 1913, écrit-il, a fort bien agi en interdisant « Fantômas », le « Club des X » et autres pellicules qui sont des défis au bon sens. En deux ans, 7.685 films ont été examinés dont 7.013 ont été approuvés intégralement ou après modifications, 372 interdits dont 47 passés antérieurement à l'existence de la Censure et qui ont été supprimés d'office.

« La Censure a refusé si nettement de sanctionner l'audace de certains genres, que les auteurs à imagination trop spéciale ont dû abandonner la lutte.

« Elle a pu commettre des erreurs. Mais il lui faut tenir compte que l'industrie cinématographique fait vivre en Italie, qui est le pays où elle a acquis le plus extraordinaire développement, plusieurs centaines de milliers de familles, et que toute interdiction est un grave dommage pour la maison qui édite le film. »

Le remède, prétend M. La Valle, au film mauvais, c'est de payer largement les auteurs de scénarios. Alors on ne fera plus des pellicules qui, n'étant montées que pour telle actrice ou tel décor, exposent des sujets ridicules et dangereux, des pellicules qui coûtent fort cher aux éditeurs à cause du prix réclamé par les acteurs, ou des déplacements nécessaires, et qui ne rapportent rien à ceux qui en ont eu l'idée.

— Créez l'auteur cinématographique, conclut l'écrivain italien, et la Censure n'aura plus à refuser des « Fantômas ».

Tache d'huile ou plutôt plaidoyer pro domo...

M. Renato La Valle doit avoir des scénarios à placer.

Toutes les bonnes Propagandes
par le
CINÉMATOGRAPHE

Le Cinéma et les Syndicats d'Initiative

On connaît le but tout économique que poursuivent les syndicats agricoles. Ils s'efforcent d'être un instrument, un outil pratique entre les mains des cultivateurs avisés pour les achats de semences, d'engrais chimiques, etc., qu'ils livrent aux adhérents aux prix du gros. C'est ainsi qu'ils se procurent les machines agricoles coûteuses qu'ils prêtent ensuite à leurs adhérents. Il en est de même pour les animaux reproducteurs de premier choix. Ces syndicats ont formé des bibliothèques et organisé des cours et des conférences. Ils favorisent ainsi la création de sociétés coopératives de transformation des produits, celle de mutualités de toutes sortes, assurances et caisses de crédit agricole.

Dans un récent article, nous avons — sommairement et superficiellement — donné les raisons qui militent en faveur de l'usage du cinématographe approprié à leurs besoins.

Le résultat ne s'est point fait attendre, des paroles autorisées ont été prononcées en faveur de la campagne utilitaire menée par le Cinéma. De toutes parts, nous parviennent des encouragements à la poursuivre et à la mener à bien. Aussi, continuerons-nous par une étude, forcément brève, sur les syndicats d'initiative.

Ceux-ci sont l'exact pendant des syndicats agricoles. Ils répondent à une utilité et à une nécessité absolues. Alors que les unes ne s'occupent que du plus grand rendement agricole — richesses de notre nation — les autres s'emploient, avec une activité et une ardeur sans secondes, à la mise en valeur, auprès du public, des richesses et des beautés pittoresques des pays, par une action persistante d'améliorations de toutes sortes, tant au point de vue de la conservation et de la protection des sites que de celui du confortable de la résidence et des commodités touristiques.

Les syndicats d'initiative s'entremettent heureusement et avec fruit partout où les efforts isolés seraient insuffisants ou d'un résultat trop faible.

Combien de fois n'a-t-on pas, dans une contrée déshéritée au point de vue des communications, vu la prospérité renaître, le monde affluer, les voyageurs circuler, et cela à la suite d'une campagne de propagande et de publicité intelligemment menée par ces syndicats, qui groupent tous ceux qui ont le souci et l'intérêt de ne pas laisser déchoir la contrée, dont la prospérité fait l'objet constant de leurs soins, de leur sollicitude et de leur dévouement.

A l'heure actuelle, la France en est couverte de ces syndicats d'initiative, et il semblerait qu'un sang plus généreux, qu'une activité plus ardente circulent dans les divers organes de sa composition.

Tel domaine qui, jusqu'à présent, n'était connu que de quelques initiés du pays, s'est vu mis en valeur, embelli, fréquenté à la suite d'une publicité adroite et suivie. Par ailleurs, tout ce qui rebutait tant le voyageur, c'est-à-dire le manque de propreté et de confortable des habitations, l'incertitude des moyens de communication, la longueur des déplacements, tout cela a disparu ou s'est considérablement atténué grâce aux efforts des syndicats d'initiative.

C'est que ce n'est pas d'un mince mérite que réussir à infuser de la vie active à une contrée qui en a peu ou qui n'en a plus ! Et c'est ainsi qu'en maints endroits, la défense de l'intérêt particulier s'est effacée devant l'intérêt général ; toutes les petites rancunes de clocher se sont apaisées, car c'était autour d'une belle idée de régénération locale que se groupaient des hommes de travail, de science et d'art, qui, en toute autre circonstance, se seraient tenus à l'écart les uns des autres.

Chacun apporta à l'œuvre commune la contribution de ses aptitudes particulières et de son expérience personnelle, et c'est ainsi que l'on vit le laboureur collaborer avec l'écrivain et le géomètre, le peintre avec l'avocat pour la mise en valeur du patrimoine et de cette richesse indivise que doit rester pour nous le beau pays natal.

Tous les moyens furent mis à contribution pour faire valoir les beautés ignorées des guides courants. On imprima des brochures que l'on répandit à profusion, l'industrie des cartes postales en bénéficia largement ; des histoires locales furent écrites, des chemins améliorés, les hôtels et auberges modernisés et les moyens de transport rendus plus pratiques. Par ailleurs, les sites pittoresques, les coins historiques bénéficièrent d'une mise en valeur plus soignée, et les ruines elles-mêmes — si l'on veut bien permettre ce paradoxe — furent entretenues en bon état.

Cela était du bon travail et l'on ne tarda pas à en voir le résultat. Tous les syndicats, selon la plus ou moins grande intensité de leur propagande, subordonnée elle-même à l'état plus ou moins prospère de leurs finances, se rendirent bientôt compte, par un afflux toujours plus grand de visiteurs, que leurs efforts n'avaient pas été vains et que la lutte n'était point stérile. Les sites s'animèrent, les hôtels et les auberges se peuplèrent, la vie et le mouvement renaissaient dans les contrées désertes... bref, tout le monde en bénéficiait, et dans sa fierté et son légitime intérêt.

Mais convient-il de s'arrêter en si bonne voie ? Quelque satisfaction qu'il y ait pour ces syndicats d'initiative d'avoir vu leurs efforts aboutir, doit-il en résulter un seul instant d'arrêt ? Le funeste repos va-t-il s'emparer d'eux ? Qui dit arrêt dit recul. La vie, pour parler comme le célèbre Hégésippe Simon, ne s'arrête que pour mourir, et faute de renouveler sans cesse ses moyens d'expression, le meilleur orateur lasse son public.

A l'heure actuelle, le cinématographe est à l'ordre du jour. Les syndicats d'initiative ont intérêt à employer et à prendre la collaboration du cinématographe qui, plus éloquemment qu'un guide, plus profondément qu'une histoire locale et qu'une série de cartes postales, montrera tout à la fois : les beautés naturelles des contrées, leurs richesses, leurs curiosités et singularités historiques ou autres.

La nouveauté du procédé ne serait pas pour déplaire au public voyageur auquel ces syndicats veulent s'adresser. Le

public a une âme de spectateur qui ne demande qu'à être amusée et surprise. Etes-vous d'avis que le cinématographe l'amuse et le surprend ? Alors, employez le cinématographe et vous aurez le public... tous les publics avec vous.

Déjà, certains syndicats ont fait appel au cinématographe pour répandre, mieux que par le livre et l'image, les paysages animés qu'ils avaient intérêt à montrer et à révéler. Sur les indications de leurs membres, des prises de vue eurent lieu... qui leur ont donné ample satisfaction à tous les points de vue.

Ces exemples ne peuvent être que contagieux et nous ne doutons pas qu'avant peu tous les syndicats d'initiative de France auront eu à cœur de faire impressionner à demeure les multiples beautés naturelles et artistiques des contrées à la prospérité desquelles ils se sont dévoués avec tant d'abnégation et de générosité, et que le cinématographe sera pour eux le meilleur agent de propagande dans la grande masse du public touriste.

A. VERHYLLE.

CHRONIQUE

De *Quo Vadis* (1)

Le cinéma qui, par ses côtés documentaires et actuels nous rattache au grand drame de la guerre et fait, dans le divertissement même, la liaison entre le Boulevard et la ligne de feu, commence à mériter l'inquiétude des auteurs dramatiques. Beaucoup, les yeux sur l'écran, se demandent si « quelque chose de grand va naître ». Ils accordent que le cinéma est d'un ordre que l'ombre chinoise et la lanterne magique. On l'a vu poindre, papilloter et comme trembler de son audace ; ce n'était encore qu'une récréation enfantine et populaire ; le charme de la canaille. Cependant l'amusette est devenue un art — un art qui est le produit des plus strictes et des plus subtiles sciences: « optique, mécanique, chimie, un art né comme un dieu de la lumière et qui captive, émeut, passionne, attire dans son rayonnement la grosse chalandise et la délicate. Voilà certes! de quoi fournir à la méditation des esthètes et au calcul des marchands.

Déjà l'on demandait à la projection cinématographique d'utiliser la leçon ou le cours du professeur, d'animer la définition et d'administrer la preuve, de constituer pour l'histoire et la science des archives vivantes. Cela, dépassait, comme on le voit, les aventures de guignols ou de marionnettes. Nul, d'ailleurs, ne conteste plus au cinéma cette utilité d'appareil enregistreur, et d'auxiliaire pédagogique, cette éminente valeur de bibliothèque visuelle. Mais cet art prétend à d'autres dignités et nous promet d'autres témoignages. Il prétend à la représentation directe de la vie, non plus seulement extérieure et en silhouette, mais qu'on me pardonne ce jargon, en profondeur affective, en intériorité. Le voici donc, au grand effarement des montreurs d'images, en face — ou à côté de l'art dramatique. Ne risque-t-il point de se briser dans cette aventure ? Je ne le pense pas.

Les directeurs de théâtre nous donnent périodiquement de curieuses leçons, dont pour leur part, ils ne profitent guère: ils font des reprises, des « retours » sur leurs succès. Telle pièce qui, voilà 3 ou 4 ans, fit feu de mille facettes et de mille traits nous apparaît tout à coup émoussée et terne, morte. On le sent à l'atmosphère de la salle, aux visages ; c'est une veillée. Ce ne fut donc, cette comédie, qu'un article de demi-saison, fragile et joli — ce que les coquettes appellent : si l'on peut appliquer l'image aux feux de la rampe, un déjeuner de soleil. Ce n'était pas une pièce.

L'art dramatique qui compte et dure envisage la vie « sub specie œterni » ; plus simplement, le théâtre n'a de valeur humaine que s'il s'applique à « dépeindre les passions » dans leur vérité, leur permanence. Le monde vit sur un fonds commun de sentiments. Sous les variations de surface, la base est constante et une. L'auteur qui puise à ce fonds éternel et l'auteur cinématographique doit y venir, s'alimente à la source même où les grands classiques ont puisé, il est assuré quelque soit le costume, le décor, le langage d'être compris malgré l'espace et le temps. Il y a dans le théâtre grec un « sublime » qui a traversé les siècles et nous transporte tout comme des athéniens de la bonne époque. Racine a laissé des plaintes et des cris qui s'entendent toujours dans le drame quotidien de la vie aussi bien qu'au temps de Marie Manceni et de La Vallière, Shakespeare... Mais Shakespeare est le plus fabuleux créateur de scenarios qui se sera jamais vu, sans doute, dessous les cieux.

Ce que je fais du cinéma, en tout ceci ? Je définis son objet. Le cinéma ne doit pas être l'acte qui passe et se démode, il doit devenir du « grand art humain » qui reste simplement. Certes ! il nous faudra encore des pirouettes et des feuilletons car nous aurons comme par le passé des patronnets et des concierges, mais on presse enfin la venue des auteurs qui sauront voir au-delà de Tabarin ou de Guignol.

Ce que nous admirons déjà dans le cinéma — jusque dans ses excès comiques — c'est son caractère concis, ramassé, intensif. Dans l'ensemble, il tend à serrer encore ses expressions et ses effets. L'évolution même de son nom est comme une devise (cinématographe, cinéma ciné). C'est un art sobre, fort, frémissant et vite, *le seul qui puisse suivre la pensée.* Et là, qu'on veuille bien y songer un instant, se trouve une source suprême d'art et de volupté.

Le cinéma ne pourra donc se réaliser qu'en se mettant à l'école des grands maîtres et de la vie. Comme le théâtre slassique, il négligera le caduc et l'illusoire pour s'attacher au permanent et au vrai au « cœur humain ». Il sera le signe, la parole imagée et poignante de la « passion », mais il en sera l'expression directe, soudaine, libérée des inutilités et des retards. Ce qu'on a cherché parfois, au Grand-Guignol, chez Antoine à travers les grossissements et les erreurs, se réalisera sur

(1) *Quo Vadis*, 18, Rue Pigalle, Paris.

l'écran. Non pas que nous visions au halètement et à la violence — cela, c'est la déformation, l'excès — non, mais qui dit : drame, dit action. Le cinéma sera l'action par excellence, et fondée sur des sentiments « éternels » le mot s'évente, vieillit — mais la tache de sang demeure sur la main de Macbeth.

LE FLORENTIN.

" Le Courrier à " Calais

— Cette semaine la direction de « *Calaisiana* », toujours à la recherche de films sensationnels et nouveaux nous procure l'occasion d'applaudir une opérette cinématographique en 4 actes : *Echec au Roi*, très goûté, ma foi, de la fidèle clientèle de cet établissement. A signaler également *L'honneur Japorais* et les *Deux Consciences*.

— Au *Cinéma de la Coopérative*, un grand film d'aventures « Le triomphe de Buffalo », qui constitue la suite de S. A. R. *le prince Errant*. Cette intéressante bande est accompagnée à l'affiche d'un amusant Vaudeville en 2 parties : *L'un pour l'autre*, et de *Bolidor bat le diable*.

— Au *Cinéma-Pathé* un drame en quatre parties : *La Pupille*, œuvre captivante et émotionnante qui nous donne l'occasion d'apprécier, une fois de plus, le beau talent et la grâce de l'exquise artiste qu'est la célèbre danseuse Napierkowska. Trois bons comiques : *Gonzague*, de Pierre Veber, *Une partie de pêche*, jouée par Girier, et *Rigadin marié malgré lui* complète heureusement le programme.

" Le Courrier " en Italie

Guazzoni termine à *La Palatino*, les dernières scènes de *Fabiola*. Après quoi, il fondera une nouvelle firme, la *Guazzoni Film*.

— D'autres encore sont en formation avec MM. Monaldi, Lombardi et Caramanza.

— C'est un gros financier milanais qui aura la haute main sur les affaires de l'*Ambrosio*, de Turin.

— *Le Film d'Arte Italiana* lance *La Vagabonde*, de *Colette Willy*. La grande vedette est Mlle Musidora.

— La *Vera-Film* de Rome, prépare un film joué par les animaux les plus divers, 30 perroquets ont été spécialement dressés.

" Le Courrier " en Amérique

(*De notre correspondant particulier*)

New-York, le 12 juin 1917). — De nouveaux changements se sont produits à *La Triangle*. M. W. Hodkinson abandonne ses fonctions de président. Il est remplace par M. Lynch, personnage encore inconnu dans la cinématographie, mais qui depuis de longues années dirige un consortium de théâtres dans l'état de Caroline. On fait les plus grands éloges de ses capacités.

***

MM. J.-A. Berst (Pathé), John Freuler (Mutual Film) et d'autres représentants de grandes marques se sont rendus à Washington et ont demandé aux membres du Congres de modifier le projet de taxes sur les films. Ils sont opposés à l'impôt de 1 1/2 pour 100 par pied et proposent une taxe de remplacement qui serait perçue dans les cinémas sur le prix des places. C'est la mesure qui a été prise au Canada. On ne peut prévoir encore la décision des membres du Congrès.

***

La nouvelle combinaison commerciale de la *Paramount Cie* commencera ses opérations le 5 août.

***

La *Forum Films* ferme provisoirement ses bureaux. Cette firme lançait les productions de l'*Edison*.

***

M. Lewis J. Selzwich est en procès avec Miss Clara Kimball, l'une de ses artistes. Celle-ci réclame une part des bénéfices obtenus. Elle les évalue à 500.000 dollars. Cela me rappelle une affaire identique plaidée il y a quelques années : Anna Held réclamait aussi en justice, à la *Kinémacolor Cie* une part des bénéfices. Mais, après examen de la comptabilité, il fut établi que le bilan de la Société se soldait par un important déficit, et le tribunal obligea Anna Held à en supporter les effets. Il est possible que la même histoire recommence avec M. Selznich et Clara Kimball.

***

L'industrie cinématographique tarverse une crise assez grave. Depuis 6 mois un grand nombre d'établissements secondaires ont fermé leurs portes. Cela tient, sans doute, à l'attitude des présidents des grandes compagnies.

***

Le bruit court que les comédies de la *Keystone* passeraient à une autre firme que la *Triangle*. Jusqu'à présent ce bruit ne me paraît pas fondé.

F. R. DOOLEY.

PETITES ANNONCES

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

0 fr. 50 la ligne de 45 lettres

AIDE-OPÉRATEUR sans aucune prétention, libéré des obligations militaires, demande place, Paris ou banlieue. M. Henri Ramel, 68, rue Alexandre-Dumas. Paris.

Les Nouveautés

LUNDI 2 Juillet

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. **Société VITAGRAPH**
15, rue Sainte - Cécile. — Tél. : Louvre 23-68
LIVRABLE LE 20 JUILLET

Une entorse simulée, comédie, aff. 293
La jolie coiffeuse, comique, aff. 323

2 h. 25 **Louis AUBERT**
124, avenue de la République
Tél. Roquette 73-31 et 73-32
LIVRABLE LE 27 JUILLET

Svenska. — *La richesse des forêts du Nord de la Suède,* documentaire 130
Tiber. — *Sur le trapèze,* drame, 2 aff., photos... 1252
Edison. — *Stratégie conjugale,* comédie, aff..... 200
L/Ko. — *Lapilule veut divorcer* (hors série), comique, aff. 568

3 h. 50 **ACTUALITES DE LA GUERRE**
LIVRABLE LE 6 JUILLET

Annales de la guerre, n° 15, env. 200

2 h. **AGENCE AMÉRICAINE**
37, rue de Trévise
Tél. Central 34-80
Exclusivités *Georges Petit*

Vitagraph. — *Bouboule s'amuse,* comique, aff... 325

4 h. 10 **MARY**
18, rue Favart. — Tél. : Louvre 32-79

Chutes d'eau en Laponie, plein air 88
Jesse Lasky. — *Ames d'étrangers,* scène dramatique en 4 parties, interprétée par Sessue Hayakawa et Isuro Aoli, 2 aff., photos.......... 1500
Triangle Keystone. — *Ingénieux filous,* comédie comique en 2 parties 565

MARDI 3 Juillet

Présentation PATHÉ FRÈRES
PALAIS de la MUTUALITÉ
9 h. 1/2 325, rue Saint-Martin
PROGRAMME N° 31
LIVRABLE LE 3 AOUT

Drames

S. C. A. G. L. — *Le Hussard,* 1 affiche 120/160, 1 affiche 240/320 625
Consortium. — *Déception,* 1 affiche 120/160, 1 affiche 240/320 695
(Joué par Mlle Faber, de la Comédie-Française et Mlle Renée Muller, de la Scala).

Comique

Pathé Frères. — *Prête-moi ton habit.* — (Les Etoiles de Paris, 1 affiche 120/160.......... 930

Série Instructive

Pathécolor. — *Quelques ennemis de nos arbres fruitiers.* 120

Orchestre artistique sous la Direction de M. A. ROBIDOU

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE

2 h. **CINÉMATOGRAPHES HARRY**
61, rue de Chabrol. — Tél. Nord 66-25

Pédalard à Créné, comique 120
Les idées matrimoniales de Polochon, comique, aff. 506
L'ennemi, série Albert Chevalier, Alma Taylor, drame, 3 aff. photos.......... 985
Auprès de ma blonde, comédie comique, 2 aff. photos 605

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
3 h. 30 **16, rue Grange-Batelière**
Tél. Gut. 30-80, Central 0-48

Eclair. — *Nancy,* plein air 110
Essanay. — *Charlot cambrioleur* comique, aff 600

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION, GAUMONT
4 h. 20 **28, rue des Alouettes**
Tél. Nord 14-23
LIVRABLE LE 27 JUILLET

Lino Film (Exclusivité Gaumont). — *Fatale ressemblance,* drame aff., photos.......... 1130
Kinéto (Exclusivité Gaumont). — *L'élevage des truites en Angleterre* documentaire.......... 180

5 h. 15 **L'UNION**
2, rue Gaillon. — Tél. Louvre 14-18, Gutenberg 30-92
LIVRABLE LE 27 JUILLET

Eclair. — *Eclair-Journal,* actualités du monde entier pour le programme du vendredi 6 juillet, env. 140
Eclair-Privilège. — *Mélodie Persane,* dramatique 600

Imprimeur-Gérant : F. BARROUX, 58, Rue Grenéta. — Paris.

La Main-d'Œuvre Féminine

Air : *L'Anatomie*

Paroles de Fred NELVO.

I

Après vingt mois d'combats sanglants
Voyant qu'les Boches soufflaient encore
Pour les écraser complètement
L'ministr' d'la guerr' — Qu'on le décore ! —
Eut un' brillante inspiration :
Pour précipiter leur débine,
Il fit la mobilisation
De la main-d'œuvre féminine.

II

Alors on vit dans les bureaux
Pour aider les pâles auxiliaires
Des p'tit's femm's qui s'mirent aussitôt
A tripoter les circulaires....
Faut des canons, des munitions !...
Pendant qu'les homm's tap'nt sur l'enclume
Ou sur les Boches là-bas au front,
C'est aux femm's à manier les plumes.

III

On en mit plein les ateliers,
Même jusque dans les usines
On balança les cantiniers
Qu'ell's remplacèr'nt dans leurs cuisines.
Pour fair' plaisir aux bons Poilus,
Dans leur patriotique astuce,
Ell's ajout'nt à tous leurs menus
Bonbons Anglais... et Salad' Russe...

IV

Les cordonniers et les tailleurs
Les garde-magasins, leurs frères
Fur'nt obligés d'chercher ailleurs
Des occupations plus guerrières.
Les femmes avec juste raison
Maint'nant ajust'ront les capotes,
C'est ell's qu'astiqu'ront les boutons,
Et travaill'ront dans les culottes.

V

Avec cette organisation
Plus d'embusqués, plus d'inutiles
C'est vraiment l'utilisation
Des compétenc's les plus.... subtiles
Aussi tout marche parfait'ment
La production est régulière
Car chacun sait pertinemment
Qu'les femm's ont le sens des affaires !